



L'Indé Panda

10 nouvelles, 10 auteurs



mars 2019

A la croisée des destins.

Pour son septième appel à textes, le comité de lecture a eu le bonheur de recevoir plus de 100 soumissions. C'est pourquoi, exceptionnellement, nous avons décidé de proposer deux numéros au lieu d'un. En plus du numéro 7 que vous avez entre les mains, un numéro 8 paraîtra début juin, pour un total de vingt nouvelles. Nous ne saurons trop remercier tous les auteurs qui se sont prêtés au jeu, et tous les membres du comité, qui ont rendu plus de 1000 avis de lecture pour cet appel à textes.

Nous vous proposons d'inaugurer votre voyage par « Le champ d'orties », une nouvelle sombre et poignante signée Céline Saint-Charle et illustrée par Rattenhaus, une plongée dans des souvenirs d'enfance qui ressurgissent, et de le suivre jusqu'au dernier texte, « À ton image », de Khalysta Farall, une projection vers un monde d'hommes et de machines pas si éloigné du nôtre.

Entre ces deux textes aux antipodes, les huit autres nouvelles que vous découvrirez dans ce numéro vous proposent un voyage à la croisée des destins : destins tressés, destins trahis, destins soumis aux cahots du temps, au chaos de l'Histoire, destins déçus, desseins déçus, destins défiés, destins défaits, chaque texte évoque les soubresauts qui animent nos vies. Certains font le choix d'évoquer des destins individuels, d'autres, notre destin collectif.

Nous espérons que vous aurez autant de plaisir à lire ce recueil que nous à le rassembler.
Bon voyage !

Toute l'équipe de L'Indé Panda

Au sommaire de ce numéro :

<u>Le champ d'orties - Céline Saint-Charle.....</u>	<u>3</u>
<u>Niveau 4 - Amélie Hanser.....</u>	<u>10</u>
<u>Neurocop - SAID.....</u>	<u>18</u>
<u>Fatum - Terry Torben.....</u>	<u>24</u>
<u>Indécision - Raphaël Morgano.....</u>	<u>29</u>
<u>Le hors-la-loi et la mort - Guillaume Dalaudier.....</u>	<u>35</u>
<u>Premières neiges au jardin du Luxembourg - Fox Miliveles.....</u>	<u>41</u>
<u>Mondorama - Marguerite Rothe.....</u>	<u>46</u>
<u>Le passager - Venusia A.</u>	<u>53</u>
<u>À ton image - Khalysta Farall.....</u>	<u>57</u>
<u>À nos collaborateurs.....</u>	<u>65</u>
<u>La parole à... Sandra Vuissoz.....</u>	<u>66</u>
<u>La parole à... Rattenhaus.....</u>	<u>67</u>
<u>Le mot de la fin.....</u>	<u>68</u>



LE CHAMP D'ORTIES

Céline SAINT-CHARLE



Carl touille le café brûlant dans sa tasse avec lassitude, plus par habitude que par besoin, il ne sucre jamais. Sa journée vient à peine de commencer, et il n'a déjà qu'une chose en tête : regagner le relatif confort des baraquements, et se glisser sous les couvertures. À son réveil, il n'a pas vu son souffle en ouvrant la fenêtre, nul givre n'a craqué sous ses bottes en parcourant la distance le séparant de son lieu de travail. L'air est doux, le soleil caressant. Tout, autour de lui, contient la menace d'un printemps imminent.

Ici, le printemps signifie patauger dans la boue les jours de pluie, avaler de la poussière répugnante les jours de sécheresse. Cela signifie également que la puanteur va augmenter, augmenter, jusqu'à culminer à des hauteurs insoupçonnables au plus fort de l'été. Une puanteur qui s'insinue dans les narines et les poumons et devient partie intégrante des êtres. Carl sait qu'il aura beau frotter furieusement sa peau au savon noir, la puanteur ne le quittera pas.

À tout prendre, il préfère encore affronter les rigueurs des hivers effroyables, qui craquellent l'épiderme et font éclater les lèvres gercées. Au moins, la neige et le gel adoucissent le paysage, dissimulant la fange sous un voile riant et immaculé. Le sol durci par la glace oublie de malmenier les semelles et d'y accrocher des matières qu'il choisit d'ignorer. À cause de ces porcs, incapables de se tenir !

Carl soupire, maudit intérieurement l'élan qui l'a poussé à poser sa candidature pour travailler ici. Il était persuadé que l'occasion lui serait donnée de

briller, de démontrer sa valeur. Il ne s'attendait pas à ces tâches routinières, la répétition d'un ennui abyssal des mêmes gestes, jour après jour. Si encore il avait le sentiment de servir à quelque chose...

Il ne lui a pas fallu bien longtemps pour réaliser que ce qu'il accomplit n'a aucune espèce d'importance. Tout le monde se contrefiche de ses décisions. Au final, le résultat est le même, il ne fait que reculer l'inéluctable. Il ne lui reste qu'à prendre son mal en patience, et attendre sagement que cela se termine. Une fin qui pourrait bien être plus proche qu'il ne le pense, si les rumeurs de plus en plus insistantes ont un fond de vérité.

À gauche, à droite, à droite, à droite, à gauche.

Pour le moment, Carl s'acquitte de son devoir sans broncher, le visage lisse. Personne ne doit savoir ce qu'il rumine au plus profond de lui-même. Cela pourrait lui valoir de sérieux ennuis. Personne ici n'a d'intérêt pour les pourceaux qu'ils trient sans cesse. Il reste toutefois dangereux de verbaliser ses doutes. Un bon camarade peut se révéler un infâme ennemi. Prudence.

Carl se tait, mais cela ne l'empêche pas de s'amuser, pour passer le temps. Il change les files tous les jours, voire plusieurs fois par jour. Il ne laisse personne prévoir son comportement ou ses décisions, semant la zizanie avec aplomb. Ceux qui l'assistent n'ont jamais de certitude, son attitude défie toute prévision. Carl rit intérieurement de l'effroi qui transparaît sur leurs

visages inquiets.

À droite, à gauche, à gauche, à droite.

Il trie. Cette file de cochons ira par ici, et l'autre par là. Et puis, sans crier gare, Carl inverse les destinations. Un moment de flottement, et les cochons se mettent à couiner, perturbés. Ses assistants font leur possible pour ramener l'ordre, tête basse. Ils ne protestent jamais. À qui se plaindraient-ils de toute façon ? Carl règne en Dieu et maître. Tant qu'il n'interrompt pas notablement la chaîne et qu'il ne nuit pas au rendement, personne ne viendra examiner ses méthodes de près. Surtout s'il continue à mettre de côté les meilleures pièces pour ses supérieurs.

La livraison du jour provient de loin, s'il faut en croire son odeur infecte. Ces animaux ont passé plusieurs jours de trajet à se vautrer dans leurs excréments, sans dignité aucune. Les narines de Carl frémissent, il pose délicatement son mouchoir sous son nez. Il verse dessus chaque matin quelques gouttes d'essence de menthe poivrée en prévision de tels moments. Il commence son tri, distraitement. Pour l'instant, la file de gauche est la bonne. Il n'a pas encore décidé s'il échangera les files ou non. Il se sent paresseux, ce matin, vaguement énervé. Le changement de temps, sans doute.

Les porceaux défilent, gémissent, tentent d'attirer son attention. Une sorte d'instinct primitif les prévient que l'instant est décisif pour eux. Ils cherchent désespérément à deviner quelle file est celle d'un salut provisoire. Ils roulent des yeux, grattent la terre de leurs pieds sales et décharnés. Ils luttent, déchirés entre l'envie de se fondre dans la masse, de ne pas se faire remarquer, et celle d'obtenir un sursis. L'intuition leur souffle que Carl est celui qui tient leur destin entre ses mains. Il faut leur reconnaître une forme d'intelligence fruste, qui s'adapte en un clin d'œil aux nouvelles données de leur existence.

À gauche, à gauche, à droite.

Carl trie, inhalant l'agréable senteur de menthe. Le café est froid. Agacé, Carl vide la tasse par terre. Aussitôt, deux porcs se jettent à ses pieds et lapent la flaque à même le sol, indifférents aux coups de matraque qui pleuvent sur leur échine. Carl se permet un petit gloussement lorsque les carcasses inanimées sont emportées. Il destinait ces deux-là à la bonne file, tant pis pour eux !

Il redresse la tête en riant, et ses yeux croisent ceux de l'animal qui passe à côté de lui, et qu'il vient de trier. Est-ce la menthe qui déchire les brumes de la mémoire

ancienne, ou une simple réminiscence qui l'envahit ? Difficile à dire. Toujours est-il que Carl lève la main, interrompant le processus. Tous se figent, craintifs. Les soldats se mettent au garde-à-vous, coulant des regards peu discrets en sa direction. Un silence plombé tombe.

Une scène surgie d'un lointain passé revient à Carl. Il devait avoir sept ou huit ans, pas plus. Chaque été, sa famille s'installait dans l'automobile spacieuse mise à disposition par le Parti, et partait quelques riannes semaines à la campagne.

— Rien de tel que le bon air et le lait de vache tout frais tiré, avait coutume de déclarer son père.

Carl garde de ces étés de merveilleux souvenirs, des sensations de bien-être et de bonheur. Contrairement au reste de l'année, où sa mère exerçait sur lui une surveillance constante, les vacances étaient synonymes de liberté totale. Le petit garçon baguenaudait dans les champs et les sous-bois, s'occupait aux activités qui passionnent les enfants. Ricochets sur la surface sereine des mares, observation du ballet sonore des merles, cueillette de mûres sur les sentiers, taille de branches de noisetiers, confection de frondes ou d'arcs rudimentaires. Il rentrait à la ferme où sa famille logeait, crasseux, le menton barbouillé de jus de baies, les genoux écorchés, fatigué mais heureux. Il peinait à garder les yeux ouverts pour dîner, et s'écroulait dans son lit garni d'un édredon moelleux, jusqu'au lendemain à l'aube. Et c'était reparti pour une journée enchanteresse.

Si son père n'avait pas fermement insisté pour le voir entreprendre des études de médecine, Carl se serait bien imaginé agriculteur, ou garde-forestier, tant ces quelques semaines lui laissaient une sensation de plénitude. Hélas, il n'en était pas question.

Ce jour-là, l'enfant s'était aventuré dans une zone qui lui était encore inconnue. Devant lui s'étendaient des collines en pente douce, plantées d'épis de blé blonds et dodus. Les champs étaient bordés de futaies accueillantes, où Carl pouvait se réfugier lorsque la morsure du soleil se faisait trop intense sur sa peau blanche de citadin. Son père lui avait offert la veille un filet à papillons, tout neuf, et Carl brûlait de l'étréner. Il arpentait les chemins à la recherche de spécimens intéressants, ce qui l'avait mené au pied d'une colline inconnue. Un superbe lépidoptère blanc, aux ailes parsemées de quelques taches noires, surgit devant lui. Carl affermit sa prise sur le manche lisse du filet et se lança à sa poursuite, oubliant toute prudence.

L'insecte montait la pente sans difficulté, s'arrêtant ici et là pour aspirer le suc des fleurs sauvages dispersées dans le champ. Carl, quant à lui, peinait à le suivre, ses petites jambes tremblaient sous l'effort.

On aurait dit que le papillon se jouait de lui, toujours assez proche pour que l'enfant le distingue facilement, mais assez loin pour se tenir hors de portée du filet. La pente n'était pas très accentuée, mais Carl mit ce qui lui parut des heures à atteindre le sommet. La sueur dégoulinait sur son visage, lui piquait les yeux et brouillait sa vue.

Aussi ne se rendit-il pas compte que la colline redescendait de façon bien plus abrupte, concentré qu'il était sur la forme gracile qui voletait devant lui. Dans un ultime effort, Carl brandit le filet vers le papillon, sans prendre garde à ses pieds. Surpris par la soudaine dénivellation, il ne put se retenir et dévala la pente, d'abord sur le derrière, puis à plat ventre, incapable d'arrêter sa folle chute. Il atterrit la tête la première dans un champ en jachère, envahi par les orties. Une douleur atroce explosa à tous les endroits où sa peau nue entra en contact avec les plantes. Avant-bras, bras, mollets, visage... Au moindre mouvement de sa part, les feuilles velues s'insinuaient sous son short, provoquant de nouvelles brûlures intolérables.

Carl n'osait plus bouger, tout entier abandonné à sa souffrance. Il pleurait à gros sanglots sonores, qui rebondissaient dans l'air calme, ne sachant comment se sortir de ce mauvais pas. Il pouvait presque sentir les cloques blanches apparaître sur son épiderme, gonflées et pulsant d'une joie malsaine, se régaland de son calvaire. La piqûre répétée des plantes brouillait son esprit, il n'arrivait plus à réfléchir.

Un pas lourd résonna sous lui, le bruit de croquenots qui écrasent sans pitié les tiges fragiles. Un fol espoir déborda du cœur de Carl, le faisant larmoyer de plus belle. Papa l'avait-il trouvé et venait-il à son secours ?

— Oy, garçon ! Tu t'es mis dans un sacré pétrin !

L'homme qui venait de s'exprimer, d'une profonde voix de basse, parlait allemand avec un drôle d'accent qui le rendait presque incompréhensible.

— Je vais te tirer de là.

Une masse de tissu sombre, à l'odeur âcre, atterrit juste devant l'enfant.

— Rampe sur ma veste, tu seras à l'abri des orties.

Carl obéit, lentement, chacune de ses reptations lui arrachant des cris pitoyables. Il réussit à se percher sur l'île providentielle formée par le vêtement, au prix de dizaines de nouvelles piqûres.

— Maintenant, je vais tirer sur les manches pour t'envelopper, et nous sortir des orties.

Joignant le geste à la parole, l'homme attrapa la veste, y enferma Carl et le souleva, sans effort. Il le déposa précautionneusement sur un tapis de bruyères, à bonne distance des orties maudites. Sans mot dire, il partit vers la futaie, fouillant le sol de son bâton. Il se pencha à trois reprises, arrachant des végétaux

que Carl ne connaissait pas. Apparemment satisfait de ses trouvailles, il revint, malaxant les plantes dans ses mains énormes, jusqu'à les réduire en purée.

— C'est un mélange de menthe et d'oseille. Ça va calmer le feu, tu verras.

Il appliqua la pâte fraîche sur les membres et la figure de Carl, avec une douceur inattendue. Très vite, au grand étonnement de l'enfant, la sensation de brûlure s'atténua, les cloques diminuèrent de volume. Seul le sel de ses larmes le piquait encore.

— Tu t'es bien arrangé, garçon, commenta l'homme. Alors seulement, Carl prit le temps de le dévisager. Il sursauta, avec un mouvement de recul qui n'échappa pas à son sauveur.

— Oy ! Qu'est-ce qu'il t'arrive, garçon ? On dirait que tu viens de croiser un démon ! rigola-t-il.

Un démon, non, mais pas loin. Un de ces porcs qui lançaient papa dans de violentes diatribes quand il avait un peu abusé du schnaps. Carl en avait souvent entendu parler, mais n'en avait jamais vu d'aussi près. Il l'observa avec intérêt. L'homme, assez jeune, arborait une barbe fournie qui débordait sur le devant de sa chemise de coton de piètre qualité, tachée de transpiration aux aisselles. Sous un chapeau rond, il portait deux drôles de mèches entortillées qui encadraient son visage aimable. En guise de ceinture, une ficelle de chanvre tenait son pantalon trop court.

— Vous êtes un... ? commença Carl avant de s'interrompre et de s'empourprer.

Il avait failli dire « youpin », mais avait réalisé juste à temps sa maladresse.

—... Juif ? reprit-il.

— Ça, oui. Et pas toi, pas vrai ? Je m'en doutais, ajouta l'homme en voyant Carl acquiescer. Qu'est-ce qu'un petit gars comme toi fait si près du shtetl ?

— Du shtetl ? répéta Carl stupidement.

L'autre rugit de rire.

— Tu ne connais rien à rien, hein ? Le shtetl, c'est, disons, comme ça qu'on appelle le village des gens comme moi.

— Les juifs, osa timidement Carl.

— Les juifs, oui. Mais ne te fais pas de mouron, c'est pas contagieux.

L'enfant ne savait plus comment réagir, l'homme dégageait une aura de bonté, de gentillesse. Il resta muet.

— Que faisais-tu ici ?

Carl parvint à bredouiller « les papillons » en montrant son filet demeuré au bord du champ d'orties.

— Oh ! lâcha-t-il, d'un ton désolé, en découvrant le manche brisé en deux. Mon filet ! Il est tout cassé.

Un nouveau flot de larmes menaçait, ses yeux s'embuèrent de nouveau. Alarmé, l'homme intervint.

— Allons, allons, garçon ! N'en fais pas toute une histoire, je vais t'arranger ça.

Il tira un couteau de sa poche ample et l'ouvrit. Le manche était usé et ne payait pas de mine, mais la lame étincelait au soleil. Soigneusement entretenue, elle semblait capable de trancher un bras sans peine. L'homme farfouilla jusqu'à trouver une branche droite. Sous le regard fasciné de Carl, qui continuait à frotter la menthe sur sa joue, il retira l'écorce en quelques gestes adroits et précis, puis fit sauter les nœuds. Il se servit de l'écorce pour polir le bois, patiemment. Quand la surface lui parut suffisamment unie, il passa le pouce sur toute la longueur, le morceau de bois près des yeux. Il l'étudia longuement, avant de se déclarer satisfait.

— Voilà, pas d'écharde. Reste à le fixer.

L'homme exhuma un rouleau de ficelle solide de sa poche, décidément pleine de surprises. Il en coupa une bonne longueur, rangea le couteau et s'affaira à assembler le filet au manche flambant neuf. Quelques nœuds astucieux et le tout fut impeccable.

Carl applaudit avec enthousiasme à cet exploit. L'homme lui saisit les mains et y déposa solennellement l'objet. Il fronça les sourcils en découvrant les verrues hideuses qui parsemaient les doigts de l'enfant. Honteux, Carl tenta en vain de les dérober au regard inquisiteur. Ces fichues verrues lui attireraient quantité de quolibets à l'école.

— Oy, garçon, il faut faire quelque chose. Suis-moi.

Sans vérifier que le gamin obéissait, il s'éloigna à grandes enjambées. Carl s'empressa de ramasser la veste, oubliée, et s'efforça de le rattraper en trotinant aussi vite que ses jambes le lui permettaient. L'homme parcourut le sentier, les yeux aux aguets, jusqu'à repérer ce qu'il cherchait. Il s'arrêta, cueillit une fleur toute bête, une petite fleur jaune que Carl avait déjà aperçue à maintes reprises durant ses promenades.

— Regarde, garçon. C'est de la chélidoine. Tu casses la tige comme ça. Tu vois le liquide orange qui en sort ? Oui ? Bien. Tu appliques ce liquide aussi souvent que possible sur tes verrues. C'est moche, ça va colorer ta peau. Mais tes verrues auront fichu le camp avant la fin de l'été. Garanti. Compris ?

Carl opina, un peu dépassé par tous ces événements. Il barbouilla docilement ses doigts, quêtant les encouragements de l'homme, qui le regardait en caressant sa barbe, avec force hochements approbateurs.

— Bon, garçon, il est temps de te ramener, maintenant. Où loges-tu ?

— Chez un fermier, il s'appelle Hans.

— Hans ? Le gros Hans ? Ce porc de Hans ?

L'hilarité reprit son compagnon, laissant Carl muet de

stupéfaction. Ainsi, eux aussi, ils appelaient les autres des porcs ? La tête de l'enfant menaçait d'exploser, le monde tournait autour de lui. L'homme sentit son malaise, l'attrapa et le jucha sur ses épaules, où il fut bientôt rejoint par la veste et le filet à papillons. Ils s'éloignèrent de la colline, traversèrent quelques champs et sous-bois.

Une fois en vue de la ferme, il stoppa et déposa Carl à terre.

— Je te laisse ici, garçon. Il ne serait pas bon qu'on te voie arriver avec moi. Ne parle de tout ça à personne, ce ne serait pas prudent. Ni pour toi ni pour moi.

Sans autre forme de procès, il repartit dans l'autre sens. Il lui adressa un clin d'œil jovial avant de disparaître entre les arbres. Carl rentra dans la cour de la ferme et ne souffla mot de son extraordinaire aventure à personne. Comme l'avait annoncé l'homme, ses verrues ne résistèrent pas à une application assidue de la sève orange. Et cette étrange journée d'été s'envola de sa mémoire.

Jusqu'à aujourd'hui.

Il examine avec attention l'homme qui lui fait face. Il a vieilli, certes, mais Carl aussi. Après tout, il s'est écoulé plus de deux décennies depuis ce fameux jour. Le regard est le même, bien que toute étincelle riieuse en soit absente. Carl résiste à l'impulsion de glisser une main dans sa poche. Il se doute bien que si couteau il avait, on le lui aurait retiré avant de le jeter dans le train qui l'a amené jusqu'ici, à l'antichambre de l'enfer. Quelque chose pousse le nazi à vérifier s'il s'agit bien du même homme.

Tout doucement, à mi-voix, il demande :

— Un champ d'orties, un filet à papillons ?

Le cochon le regarde, interloqué, un semblant de vie réintègre ses prunelles. Il murmure avec effort, visiblement affamé et déshydraté :

— Les verrues. Le garçon.

Ravi, Carl tape des mains, comme s'il était soudainement redevenu ce gosse intrépide sur la colline.

— Oui ! C'est bien toi ! C'est tout à fait incroyable, non ? Après tant d'années, je t'ai reconnu tout de suite !

L'homme se met à parler fiévreusement, un espoir insensé a envahi son visage hâve.

— En souvenir de ce jour, Herr Doktor, un geste... Il y a là ma femme, ma fille, mes parents... Juste un geste...

Il se tord les mains, d'angoisse. Il sait ce qui l'attend, probablement. Sauf si ce médecin, en souvenir du bon vieux temps... Un optimisme tout neuf le redresse, il fait signe à sa famille de le rejoindre devant la table.

D'abord hésitants, les siens s'enhardissent, esquissent les quelques pas qui les séparent de lui, se groupent autour du Doktor.

Carl rit. Il indique à son assistant du jour, un porc comme les autres, sans identité, de noter.

— Donne ton nom, et celui des membres de ta famille, mon bon. Allons, allons, nous n'avons pas toute la journée. Bien sûr que je vais faire un geste.

Il exhibe ses longues mains fines, exemptes de tout défaut sous le nez de l'homme.

— Regarde ! Pas une verrue, rien ! Tu avais diablement raison, mon brave. Comment t'appelles-tu ?

— Jacob. Jacob Meitzer.

— Eh bien, Jacob, il ne sera pas dit que ta bienveillance restera sans récompense. Allez, file de droite, file de droite.

— Mais... objecte l'assistant. Sauf votre respect, Herr Doktor, vous l'aviez précédemment sélectionné pour la file de gauche.

— Et donc ? s'enquiert Carl, avec toute la morgue dont il est capable.

Le détenu ne parvient plus qu'à extirper un filet de voix douloureux.

— Vous dites que vous faites un geste, mais vous le changez de file.

— Et pour toi, misérable animal, lui permettre de mourir maintenant, avec les siens, ce n'est pas faire un geste ? Regarde sa vieille mère, crois-tu que je l'aurais épargnée au premier tri ? Et cette gamine squelettique ? Là, au moins, je fais preuve de miséricorde. Tous au four ! Et toi aussi, tiens, ça t'apprendra à mettre mes décisions en doute.

Sitôt sa tirade excitée finie, Carl est accueilli par un silence encore plus pesant que précédemment. Bien vite rompu par les hurlements des pourceaux qui comprennent enfin le sort qui les attend. Les soldats interviennent, les coups de crosse volent, accompagnés d'une pluie nourrie de coups de pied. L'ordre et le calme reviennent.

Plus loin, les cheminées fument.

Carl ordonne d'un geste à un détenu d'aller lui chercher un autre café. Il reprend son travail, ragaillardi par l'évocation de son enfance heureuse.

À gauche, à droite, à droite, à gauche.

Je suis épatée de voir ma nouvelle arriver en tête, je ne m'y attendais pas. Proposer ce texte présente un risque, car les retours que j'en ai déjà eus étaient tous émotionnellement forts (en positif comme en négatif). Il est clair que l'histoire de Carl résonne différemment chez les lecteurs et déclenche des réactions extrêmes. J'espère qu'elle vous aura plu. Vous pouvez la retrouver dans le recueil *Nos Obscurités*.

Nos obscurités, c'est cette zone un peu grise, où se rencontrent nos peurs, nos croyances et notre naïveté.

L'endroit précis où, pour peu que nous nous retrouvions seuls un soir d'orage, nous abandonnons la raison au profit de réactions viscérales.

C'est là que j'ai choisi de situer ce recueil, une poignée de récits qui ne vous feront ni sourire ni rêver. Des nouvelles qui n'exaltent pas les bons côtés de l'Homme, mais qui vont gratter la fine couche de civilisation.

Elle se révèle souvent bien fragile.

Êtes-vous prêts ?

C'est parti !



https://www.amazon.fr/Nos-obscurit%C3%A9s-Nouvelles-eaux-troubles/dp/2322119970/ref=tmm_pap_swatch_0?_encoding=UTF8&qid=1547314062&sr=1-14

<https://www.bod.fr/librairie/nos-obscurites-celine-saint-charle-9782322088676>

Céline SAINT-CHARLE





NIVEAU 4

Les portes du métro s'ouvrirent, et un flot de travailleurs en sortit. Liselle s'extirpa avec difficulté de la masse pour attraper sa correspondance de justesse. L'écran lumineux diffusait les informations de la journée. La journaliste se tenait sur son confortable fauteuil, vêtue de l'uniforme de la chaîne.

— Passons maintenant à la page société, commença-t-elle. Le géant ÉgaliT rapporte qu'il existe désormais une dizaine de zones franches dans la capitale. Marc, comment expliquer ce phénomène ?

— Eh bien, depuis la sortie du dispositif, plusieurs associations dénoncent le manque de spontanéité dans les échanges intergenres. Ces zones franches permettent d'avoir des discussions qui transgressent les niveaux.

— Vous voulez dire que le niveau 4 est régulièrement atteint ?

— Tout à fait.

— Faut-il voir cela comme un échec du dispositif ?

— Non. Il a été mis en place, rappelons-le, pour protéger les échanges. Avec l'accumulation des cas de harcèlement sexuel, notamment, les victimes ont ressenti un besoin de contrôle. De même, il est apparu que bien souvent, les coupables ne comprenaient pas en quoi ils dépassaient les limites. Face à cette incompréhension entre les genres, ÉgaliT a mis en place son dispositif qui indique au porteur le niveau atteint par la conversation.

— Mais cela n'empêche pas le passage à l'acte ?

— Certes non, mais dans les faits, le bracelet a évité de nombreuses méprises ou des situations conflictuelles. Il sert également de preuve en cas de plainte. En réalité, nous sommes très loin d'un échec. De plus, il laisse la possibilité au porteur de le désactiver dans certains cas, afin de garantir la liberté de chacun.

— Nous parlons de lieux comme la maison, par exemple.

— La maison, mais également en présence d'amis ou de relations qui ont validé la coupure temporaire, ou encore dans ces fameuses zones franches.

— Comme des bars, des boîtes de nuit...

— Exactement. Ces zones suivent le principe du libre consentement. En y entrant, chaque utilisateur signe une décharge indiquant qu'il est conscient qu'il peut recevoir des remarques de niveau 3 voire 4.

Liselle n'écouta pas la suite, son métro était arrivé à destination. Elle en descendit pour emprunter la passerelle qui surplombait le parc d'ÉgaliT. Des fontaines et des statues venaient égayer la pelouse. Parvenue devant son bâtiment, Liselle retrouva sa collègue.

— Mila ! s'écria Liselle. Alors, ta rencontre d'hier soir ?

— Oh, pas terrible. Il n'a pas aimé que je ne déverrouille pas son accès. Franchement, au bout d'une heure !

— Une heure ? Son opératrice a dû te maudire. À cause de toi, elle a dû travailler durant la soirée.

Mila éclata de rire.

— C'est vrai qu'elle doit être servie avec un numéro pareil.

— J'en avais un comme ça, l'an dernier. J'ai dû finir par lui donner un avertissement à force. Il passait son temps à atteindre le niveau 4.

— Comment ça s'est terminé ?

— La convocation a suffi. Il a eu peur d'atterrir chez SécuriT à cause de sa consommation d'alcool. Il a même demandé un coaching.

— On a beau dire, même si nous faisons bien notre travail, quand ça dérape, c'est souvent en raison de causes extérieures. J'en ai eu un, une fois, à qui ça n'a pas servi de leçon. Allez, bonne journée.

Liselle s'assit à son bureau, attrapa ses écouteurs et alluma sa tablette. Une alerte apparut sur l'écran. Un nouveau dossier lui était confié. Elle regarda le profil : un homme d'une trentaine d'années qui travaillait en agence publicitaire. Sa journée de travail pouvait commencer. Elle mit en route son ordinateur et dix fenêtres s'ouvrirent devant elle. Liselle soupira. ÉgaliT était l'un des plus gros employeurs du monde, ce qui ne l'empêchait pas de proposer des postes plus ennuyeux les uns que les autres. Encore une journée à scruter des lignes de dialogues. Blanches pour les interlocuteurs, bleues pour le sujet observé, rouges en cas de risque de franchissement de niveau. Parmi ses clients, il y avait Dalia, une femme d'une quarantaine d'années qui vivait seule et sans la moindre relation amoureuse. Elle ne fréquentait pas les bars, ni les boîtes, ni les clubs de danse et encore moins les cours pour célibataire. À se demander pourquoi elle avait un bracelet. Dans son dossier, Dalia avait dit vouloir être sûre que l'homme de sa vie sache se tenir. Peut-être participerait-elle au prochain programme CompliciT ? Liselle avait reçu la brochure hier lors de la sortie de la version bêta : proposer aux utilisateurs des profils similaires aux leurs avec un score de bonne conduite équivalent.

Avec ce nouveau client, Liselle était heureuse de renouveler un peu son paysage de travail. Tandis qu'elle courait sur le tapis de sport tout en regardant les écrans de suivi, elle assistait à la réunion préparatoire pour une pub de yaourt.

• N° 14860 : Bon ! Vous avez quoi de neuf pour le

yaourt Bifidplus à la vanille ?

• **N° 1573** : Alors, j'avais pensé jouer sur la carte de la nostalgie. Un homme rentre du travail après une journée stressante, sort un yaourt du frigo, se remémore sa jeunesse. Là, flash-back, on le voit en petit garçon qui mange le même yaourt donné par sa maman au goûter. Avec comme message : « Bifidplus, le vrai goût de l'enfance ».

• **N° 14860** : Tu utilises deux clichés sexistes : c'est l'homme qui a une journée stressante, et la femme qui donne le goûter, sous-entendant que c'est le rôle des femmes d'être présentes à la sortie des classes.

• **N° 1573** : Bon, eh bien, échangeons les genres alors.

• **N° 11863** : Hum, hum !

• **N° 1573** : Quoi donc ?

• **N° 11863** : Si tu fais ça, nous aurons les associations masculines qui protesteront, car la pub réduit les hommes aux tâches ménagères.

• **N° 1573** : Oh ! C'est un yaourt qu'on cherche à vendre ! Vous ne voulez pas qu'on fasse comme toutes les autres agences en prenant des androïdes ? C'est stupide, ça ne mange même pas ! Ou alors, nous prenons encore un mannequin androgyne, comme les autres.

• **Mathieu** : Bon, et si nous reprenions l'idée, mais avec un couple qui rentre du travail ? L'un raconte qu'il a eu une journée difficile, l'autre aussi, et ils prennent Bifidplus. Le premier dit : « Humm cette vanille ! » et le deuxième : « Ça me rappelle mes goûters après l'école ».

• **N° 11863** : D'accord, mais le couple, hétérosexuel ou non ? Parce qu'on risque aussi d'avoir des soucis de parité, sinon.

Le regard de Liselle fut attiré par une autre conversation. C'était l'heure de la pause pour Trevor, et elle savait qu'il avait du mal à tenir sa langue devant la machine à café.

• **Trevor** : Alors, Isabelle, comment ça va depuis hier ?

• **N° 19583** : Bien et toi ?

• **Trevor** : La robe que tu avais était très jolie.

• **N° 19583** : Euh, merci. Ça fait du bien de pouvoir porter autre chose que les uniformes mixtes du travail.

• **Trevor** : En tout cas, elle mettait bien en avant tes formes.

Aussitôt, Liselle envoya un avertissement à Trevor : une vibration du bracelet accompagner du message d'erreur n° 5 : « Aucun compliment de niveau 3 n'est autorisé sur votre lieu de travail ».

— Liselle !

La jeune femme se retourna et vit Mila lui faire signe.

Elle prit son verre au bar et alla rejoindre son amie, qui était en bonne compagnie.

— Liselle, je te présente Marc.

— Bonjour, alors, toi aussi tu travailles chez ÉgaliT comme observatrice ?

— Oui, c'est ça.

— Dites-moi, les filles, je me suis toujours interrogé : vous n'avez pas la sensation de surveiller les autres ?

— Non, dit Mila. C'est vrai que ça peut donner l'impression, mais il ne faut pas oublier que ce sont eux qui ont demandé à faire partie du programme. Nous nous voyons plus comme des coachs.

— Nous aidons les bénéficiaires, ajouta Liselle, hommes et femmes, à adopter une attitude responsable et correcte. Ils sont libres d'arrêter à tout moment, sauf dans certains cas.

— Lesquels ? questionna Marc.

— Lorsque l'employeur l'exige, comme chez ÉgaliT, pour éliminer les mauvais comportements au sein de l'entreprise, continua Liselle. Parfois, c'est un juge qui a ordonné de suivre le programme pour un an, souvent suite à une première plainte, afin de leur éviter une condamnation.

— Et ça leur sert vraiment ?

— La plupart du temps, oui. En fait, il s'agit de faire comme une rééducation comportementale chez certains cas afin que les normes soient établies et transmises aux générations futures.

— Mais vous n'aurez plus de travail dans ce cas.

— C'est pour ça qu'ÉgaliT propose des applications complémentaires comme QualiT, qui est un service de rencontre d'amis du même niveau comportemental.

— Mouais, pour ma part, je préfère me débrouiller tout seul. Je ne veux pas être espionné tout le temps.

— Le bracelet peut être mis en veille dans certains lieux, comme la maison, ou en compagnie des individus autorisés, voire même n'importe quand, à la demande de l'utilisateur. Ce n'est pas un outil de surveillance ou de contrôle, mais une aide.

— Mais à force de suivre toute la journée une personne, vous n'avez pas l'impression de bien la connaître, alors que ce n'est pas réciproque.

— Il y a des sécurités, par exemple, nous ne pouvons surveiller quelqu'un situé dans la même ville que nous. Et puis, nous ne savons que ce qu'il dit en dehors de sa sphère privée. Nous n'avons pas accès à ses pensées.

— Mais il m'est arrivé de m'attacher à certains, avoua Mila. Il y a quelques années, il y avait un homme que j'appréciais beaucoup. Son humour et sa vision des choses me plaisaient beaucoup.

— Et ?

— Il a déménagé, son dossier a été transféré.

Ce matin-là, Liselle reprit son poste avec une certaine impatience. Elle lisait avec plaisir les lignes de Mathieu. Au début, c'était essentiellement par intérêt pour ses réunions de publicité. Il faut dire que le paysage visuel avait beaucoup changé ces dernières années. Il était désormais mal vu d'utiliser les clichés habituels sur les genres ou la sexualité. On ne vantait plus le succès auprès des femmes en cas d'achat d'une voiture ou d'un nouveau déodorant, on ne les voyait plus faire la cuisine ou la lessive. Toute la difficulté était de ne pas tomber dans le comportement inverse. L'homme ne devait pas pour autant remplacer la femme au foyer, ce qui provoquait la colère des associations masculines qui hurlaient à l'asservissement. Pour parer toutes contestations, les publicitaires s'arrangeaient soit pour alterner les représentations des sexes, soit pour dépersonnaliser le produit. On voyait la perceuse travailler, sans même entrapercevoir la main qui la tenait. Les autres programmes n'étaient pas en reste. Les animateurs télé portaient un uniforme mixte identique et la météo se passait de présentateur. Il s'agissait là d'un vrai défi pour contrecarrer soixante-dix ans d'habitudes.

Cependant, Liselle était de moins en moins intéressée par la vie professionnelle de Mathieu. Depuis un mois, il retrouvait tous les midis la jeune Annah dans un café. D'ailleurs, c'était l'heure.

• **Mathieu** : Oh ! Vous voilà ! Je commençais à me demander si je n'allais pas manger seul ce midi.

Après un rire, la conversation reprit.

• **N° 15347** : Je m'en voudrais de ne pas vous aider à trancher entre la salade César, le bagel au saumon ou le hotdog végétarien.

• **Mathieu** : Choix difficile, en effet, je crois que je vais faire ma sélection aux dés. J'en ai justement un de 3 dans ma poche.

• **N° 15347** : Qui se promène avec des dés 3 sur lui ?

• **Mathieu** : Un rôliste, j'ai une partie ce soir, vous voulez essayer ?

• **N° 15347** : Quoi ? Pour jouer à affronter des monstres et parcourir un château fort ? Oh, non merci.

Dernière son écran, Liselle pesta :

— Quelle andouille, murmura-t-elle, on ne fait pas que du Donjons et Dragons !

• **Mathieu** : Vous n'aimez pas ça, O.K., après tout, personne n'est parfait. Quelles sont vos passions ? Attention, ne me répondez pas la collection de tongs en plastique, ou bien je m'enfuis en courant à jamais.

• **N° 15347** : Non, ça va. Mais vous allez vous moquer.

• **Mathieu** : Je le savais ! Vous collectionnez les

grenouilles en terre cuite. Non, dites-moi, je ne me moquerai pas, promis.

• **N° 15347** : Très bien. Ce sont les vieux films.

• **Mathieu** : Les vieux films ? Genre Indiana Jones ?

• **N° 15347** : Plutôt Citizen Kane.

• **Mathieu** : Ah oui, les antiquités, en somme.

• **N° 15347** : Vous voyez, vous vous moquez.

• **Mathieu** : Pardon, j'avais promis.

• **N° 15347** : Et moi qui cherchais quelqu'un pour m'accompagner samedi soir.

• **Mathieu** : Pour quoi ?

• **N° 15347** : Une rétrospective de 1984. Vous savez, « Big Brother is watching you ».

• **Mathieu** : Ah, mais si c'est de la science-fiction que vous me proposez, ce serait avec plaisir.

• **N° 15347** : Vous êtes sûr que ça vous intéresse ?

• **Mathieu** : Ça fait un moment maintenant que j'essaie d'avoir le courage de vous inviter.

• **N° 15347** : Vraiment ?

• **Mathieu** : Oui, vous me fascinez tous les jours. Vous m'attirez, même.

Liselle appuya sur le bouton, envoyant une décharge à Mathieu.

• **Mathieu** : Oh, franchissement du niveau 3. Je suis désolé.

• **N° 15347** : Non, c'est de ma faute. J'aurais dû vous autoriser le niveau 3 à la minute où vous avez accepté mon invitation.

• **Mathieu** : Alors nous avons une relation de niveau 3, maintenant ?

• **N° 15347** : Avec plaisir.

Liselle sentit une étrange colère gronder en elle. Comme elle aurait voulu être l'observatrice d'Annah à cet instant pour lui envoyer une profonde décharge.

Liselle tapa son code de sécurité et les écrans s'illuminèrent. Prétendant un changement d'emploi du temps récent, elle avait demandé de faire la nuit du samedi. Son binôme avait accepté avec joie.

Ce soir, Mathieu avait rendez-vous avec Annah au cinéma. La plupart de ses autres clients étaient en mode IntimiT, dans leur cercle privé, ce qui ne lui donnait pas beaucoup de travail. Elle lut avec colère les lignes de conversation entre Annah et Mathieu, puis le film commença. Pendant plus d'une heure, ce serait le silence. Enfin, presque. La technologie n'était pas encore au point dans les cinémas. Le bracelet retranscrivait assez mal les phrases qu'il entendait au travers des haut-parleurs, ce qui donnait un résultat anarchique. De plus, Liselle détestait avoir le son sans l'image.

Sur un autre écran, Trevor se trouvait dans un bar. Sans doute avait-il raconté à sa femme qu'il travaillait encore ce soir.

• **Interlocuteur non répertorié** : Alors comme ça, tu es vendeur chez un concessionnaire ?

• **Trevor** : Oui. Mais on s'en fiche un peu de mon métier. Ça te dirait qu'on aille dans l'hôtel juste en face, toi et moi ?

Liselle envoya une décharge de niveau 4, la plus forte.

• **Interlocuteur non répertorié** : Oh, tu as un de ces machins.

• **Trevor** : Oui, c'était ça ou le divorce.

• **Interlocuteur non répertorié** : Tu es marié ?

• **Trevor** : Oui. Ça te gêne ?

• **Interlocuteur non répertorié** : Non. Je t'autorise les niveaux 3 et 4.

• **Trevor** : Alors, allons-y.

Liselle envoya une deuxième décharge. Trevor râla.

• **Interlocuteur non répertorié** : Quel est le problème ?

• **Trevor** : Ma femme m'a fait installer le programme FidéliT. Je suis bloqué au niveau 2 lorsque je parle aux femmes.

• **Interlocuteur non répertorié** : Désactive-le.

• **Trevor** : Il faut un code en deux parties pour ça. Si je fais la demande, elle aura la notification. Mais peu importe. Je reçois une décharge selon ce que je dis, pas comment j'agis. Cette prude d'observatrice ne peut pas me voir.

Liselle envoya une décharge pour l'insulte et ne put rien faire de plus. Elle vérifia ses autres clients. Une jeune femme qu'elle suivait venait d'activer comme chaque samedi soir le monde FugaciT, qui autorisait un niveau 4 pour quelques heures. L'opératrice releva la tête et regarda machinalement le mur sur lequel était inscrit le slogan et le logo de l'entreprise : « ÉgaliT : moraliT, impartialiT, légaliT ». Pour la première fois, elle remarqua que le T en lettrine évoquait les appareils reproducteurs des deux sexes, et se demanda si cela avait été fait exprès.

Soudain, un écran clignota. Mathieu venait de quitter la séance de cinéma et le programme proposait à Liselle de valider l'attribution du badge « CiviliT ». Elle le fit à contrecœur et lut les lignes de Mathieu. Annah et lui se draguaient avec courtoisie, dans le cadre du niveau 3. L'opératrice se sentit soudainement déprimée. Était-ce vraiment parce que la seule histoire d'amour à laquelle elle assistait un samedi soir soit celle d'autres personnes ? Au fond d'elle, elle ne pouvait pas s'empêcher de s'imaginer à la place d'Annah. Et si tout ce que Mathieu disait s'adressait à Liselle ? Et si c'était avec lui qu'elle passait la soirée. Juste à deux, sans tierce personne.

• **N° 15347** : J'habite juste ici...

• **Mathieu** : Jolie maison.

• **N° 15347** : Oh c'est encore plus beau à l'intérieur.

• **Mathieu** : Ça validerait l'adage concernant l'importance de la beauté intérieure.

• **N° 15347** : Est-ce que tu vas plaisanter sur tout ? Est-ce que c'est toujours à moi de faire le premier pas ?

• **Mathieu** : Mon capitaine, demande de permission de niveau 4.

• **N° 15347** : Accordée.

Liselle ressentit une douleur sourde dans son cœur. Bien sûr, elle savait que cela finirait par arriver, mais elle avait eu le temps d'imaginer quelques scénarios. Après tout, Annah aurait pu faire une erreur, Mathieu aurait pu ne pas vouloir sauter le pas au premier rendez-vous. Malheureusement, tout s'était bien déroulé. Trop bien même. Liselle aurait aimé éteindre son écran et aller pleurer sous sa couette. Seulement voilà, professionnellement, elle était à un point crucial. Le couple s'était autorisé le niveau 4, mais pas le mode IntimiT. En réalité, peu de clients le demandaient aussi tôt dans une relation. Un premier rendez-vous, un verre de vin, le cadre privé, le cocktail parfait pour une fin de soirée agréable ou cauchemardesque. L'assurance d'avoir un opérateur qui pouvait enregistrer un refus ou un consentement évitait de passer la matinée du lendemain au commissariat. Liselle devait donc tenir son poste et assister bien malgré elle au rapprochement de Mathieu et Annah.

À trois heures, tous les écrans de Liselle s'éteignirent et elle put aller s'allonger en salle de repos. Si l'un d'eux se réactivait, elle recevrait une notification. À neuf heures, elle inscrivit dans le dossier de Mathieu son niveau 4 avec l'interlocuteur N° 15347 pour que son successeur n'en soit pas étonné, puis rentra se reposer chez elle, avant de reprendre le lendemain.

Lundi midi, Liselle se sentit prête à mettre en place le stratagème qu'elle avait élaboré la veille. Alors que Mathieu sortait de son travail pour aller déjeuner avec Annah, elle activa le badge SûreT. Après tout, on ne pourrait la blâmer d'une petite erreur de saisie.

• **Mathieu** : Annah !

Il reçut aussitôt une décharge.

• **N° 15347** : Qu'est-ce qui se passe ?

• **Mathieu** : Mon bracelet vibre. Je dois comprendre quoi ? Tu as quelque chose à me reprocher ?

• **N° 15347** : Non, pas du tout.

• **Mathieu** : Je ne saisis pas. Comme je te l'ai dit dans mes messages, ça a été vraiment super et je veux encore des soirées comme celle que j'ai passée avec toi samedi.

• **N° 15347** : Moi aussi.

• **Mathieu** : Ça vibre à chaque fois que je te parle. Écoute, je vais voir avec la maintenance, ça devient insupportable. Je te téléphone dès que c'est réglé pour qu'on s'organise un truc.

• **N° 15347** : J'espère que ce n'est pas une technique pour me larguer...

• **Mathieu** : On appellerait ça « le coup du bracelet en panne ». Non, mais sérieusement c'est très pénible !

Aussitôt, le téléphone de Liselle sonna. Elle ressentit un choc dans son cœur. Sa voix était encore plus douce et chaude qu'elle se l'était imaginée.

— Bonjour, monsieur. Quel est votre problème ?

— Bonjour, mon bracelet fait n'importe quoi ! Je ne peux même pas avoir une conversation de niveau 0 avec ma petite amie.

— Vous êtes sûr qu'elle ne vous a pas bloqué ?

— Oui.

— Vous savez, parfois, nous avons des clients qui utilisent ce moyen quand ils n'ont pas le courage de rompre.

— Non, ce n'est pas ça ! J'aimerais que le problème soit réglé le plus rapidement possible.

— Monsieur, tous nos techniciens sont actuellement en rendez-vous. Je n'ai aucun créneau de libre avant demain après-midi.

— Sérieusement ?

— Si vous le souhaitez, je peux venir faire les contrôles d'usage moi-même. Mais ce ne sera pas avant 18 h 30.

Mathieu soupira.

— C'est mieux que rien. Je vous attends, vous avez mon adresse.

— Oui.

— À ce soir alors.

— À ce soir.

Liselle se mit en intervention à partir de 17 heures, ce qui lui laissait le temps de faire la route. Son binôme prit le relais et elle quitta les lieux avec un kit de contrôle. Durant tout le trajet, elle s'imagina la rencontre et réfléchit à ce qu'elle pourrait dire. Elle fit un arrêt sur une aire pour se maquiller et se recoiffer avant d'arriver dans la ville. Le GPS lui indiqua un immeuble moderne. Liselle se gara et entra dans le bâtiment, la boule au ventre. Elle se sentait nerveuse et impatiente. Elle profita du miroir de l'ascenseur pour réajuster sa tenue tout en maugréant l'uniforme d'ÉgaliT à la coupe droite qu'elle devait porter. Il ne mettait pas du tout ses formes en valeur, naturellement, puisque c'était sa fonction. Les portes s'écartèrent et elle avança jusqu'à la porte de Mathieu. Elle sonna et attendit qu'il ouvre.

Mathieu se trouvait là, dans une chemise élégante, avec un pantalon joliment assorti. Ses cheveux blonds en brosse et ses yeux verts le rendaient irrésistible. Exactement ce qui plaisait à Liselle. Elle soupira intérieurement. La tâche aurait été plus facile s'il avait été moche.

— Bonjour, je suis Liselle, d'ÉgaliT. Je viens voir votre bracelet.

— Entrez. Je vous sers quelque chose. Un café ?

— Oui, mais seulement si c'est un arabica intense !

Mathieu éclata de rire.

— Ne me dites pas que vous devez lire mes conversations professionnelles ?

— Si, mais rassurez-vous, je n'ai pas le droit de divulguer quoi que ce soit.

— C'est plutôt que ça doit être ennuyeux à mourir.

— Oh non, pas du tout

Liselle rougit, mais se reprit.

— Vous savez, nous suivons plusieurs clients en même temps. Bon, voyons ce bracelet qui vous fait des misères.

Elle prit la main de Mathieu avec douceur et la retourna pour regarder le creux du poignet.

— Parfois, les mises à jour bloquent un peu. Je vais analyser avec mon appareil.

Avec tendresse, elle lui tint le bras tandis qu'elle cherchait le scanner dans son sac. Elle lui fit ouvrir la main d'une caresse innocente.

— Excusez-moi, ça prendra quelques minutes, le temps de vérifier la version de votre bracelet.

— Faites donc.

Liselle fit mine de se concentrer sur son travail, alors qu'elle était en réalité très troublée par la proximité de Mathieu. Elle mourait d'envie de lever les yeux et de croiser son regard. Elle respira profondément pour sentir son odeur, un doux parfum de café et de caramel. Elle se souvint qu'il avait travaillé la journée sur ce thème. Combien de tasses avait-il dû boire pour trouver un slogan publicitaire sans « suave », « intense », « irrésistible » et « succomber » ou n'importe quel mot du vocabulaire de l'attraction sexuelle qui avait le don de mettre sur le même plan la séduction d'une femme et un objet.

Le regard de la jeune femme se posa sur une affiche sur laquelle il était écrit : « Restez calme et lancez les dés ».

— Sauf si les dés essaient de vous tuer.

Mathieu parut surpris, mais enchanté.

— Oh, vous êtes aussi rôliste.

— Lorsque j'étais étudiante. Vous jouez également.

— Ah oui, vous connaissez tout de moi. Ça doit être un peu bizarre comme situation. Je parie que le soir, vous devez être contente de vous retrouver seule.

— Comment le savez-vous ?

— Oh, pardon, se reprit-il, un peu gêné. Je ne voulais pas dire que vous paraissiez seule. Enfin, je voulais dire, vu que vous lisez la vie des autres, vous devez avoir envie de calme en rentrant.

— Néanmoins, vous avez raison, je suis célibataire...

Le bracelet de Liselle vibra avec violence. Elle n'eut pas besoin de lire le message qui s'affichait, elle le savait. « Relation professionnelle : niveau 2 exclusivement ».

Je suis très heureuse d'intégrer l'Indé Panda dans ce numéro, et je leur adresse un grand merci pour leur travail. J'espère que Niveau 4 a su retenir votre attention. L'idée m'est venue en lisant des articles traitant du sujet #metoo et entre deux saisons de Black Mirror. C'est donc un mélange de ces deux sujets qui est décrit dans Niveau 4, dans un ton plus léger cependant. J'ai beaucoup hésité avant de l'envoyer, en me disant que je ne serais pas à la hauteur. Comme quoi, il faut savoir oser dans la vie !

Si vous aimez ma plume et la fantasy, je vous conseille ma trilogie «La terre des Héros». J'y mêle magie, mythologie et aventures pour vous raconter les aventures d'Aleya :

C'est l'histoire d'Aleya, une jeune fille de dix-sept ans qui se réveille dans un autre monde après avoir touché un objet étrange dans les affaires de sa mère. C'est aussi celle d'un roi, assassiné par son frère jumeau. Ses souvenirs ressurgissent en Aleya, qui en apprend alors davantage sur cette terre peuplée par les descendants de héros anciens, mais également sur ses origines. Tous voient en elle celle qui débarrassera la Terre du roi fratricide menaçant les autres peuples. Elle devra alors, si elle accepte ce rôle, entreprendre avec ses nouveaux amis une

quête qui la fera parcourir ce nouveau monde inconnu et découvrir ses secrets et ses énigmes.



Si cela vous tente, vous pouvez trouver mes livres papier et numérique sur :

[Amazon](#) [Fnac](#) [Bookelis](#)
[Cultura](#)

Ou dans n'importe quelle librairie.

Vous pouvez aussi suivre mes aventures sur :

<https://ameliehanser.wordpress.com/>

Amélie HANSER



NEUROCC

NEUROCC



— **É**vitez de m'assaillir de détails, je ne suis pas d'humeur. Je veux l'essentiel, et je le veux tout de suite.

Le commissaire Vangleur épongea son front ruisselant de sueur. Il était au poste quand on lui avait annoncé la nouvelle du braquage. Encore un. Il s'était levé sans réfléchir, avait passé la voiture en mode manuel et conduit à toute allure. Sirène hurlante, il était sorti de la ville pour se rendre sur la côte, et avait dérapé sur le tarmac brûlant à quelques mètres de ses hommes.

— Ils sont cinq. Un seul reconnu, il s'appelle...

C'était l'inspecteur Chappel qui avait commencé à parler. La jeune flic était en contre-jour, mais le commissaire avait reconnu sa voix. Il l'écoutait en regardant au loin, tout en marchant, le dos ruisselant sous sa chemise. Les éoliennes étaient à l'arrêt, elles servaient de terrain de jeu aux mouettes qui ne devaient rien comprendre à la détresse de la situation. Sur la gauche, l'amas de cubes gris du bâtiment de la banque d'eau avait les pieds dans la mer, une mer pas vraiment décidée à soulager qui que ce soit de cette canicule...

Le commissaire interrompit Chappel.

— Ils se sont enfermés là-dedans à quelle heure ?

— Probablement hier soir, chef. Ils ont pris en otage l'agent qui venait contrôler les installations cette nuit.

— Un agent ? Humain ?

— J'ai eu le directeur de la banque d'eau en ligne, il dit que l'humidité est mauvaise pour les andro. Alors c'est souvent encore à des gens qu'on donne le travail.

— Pauvre type, va.

— Il a eu le temps de déclencher une alarme. Ça n'était que ce matin, il y a une heure et demie environ. On attend votre signal pour que le chatbot engage les négociations...

Ils s'étaient avancés jusqu'au « U » formé par trois combis de police, un peu plus près de la banque d'eau. Le chemin s'était fait sans encombre, la nouvelle du braquage était encore trop fraîche pour voir des badauds débarquer. Ça n'allait pas tarder.

— Lancez le bot.

— Justement, chef... Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

Ils avaient été rejoints par plusieurs collègues qui attendaient les instructions.

— Écoutez. Il y a un otage à l'intérieur. Si on se foire sur ce coup, c'est moi qui vais en prendre plein la figure. L'opinion publique va me descendre. Imaginez que ce type ait des gosses... On va le tirer de là, sans commettre la moindre erreur. Alors lancez la communication avec ce foutu bot négociateur.

Une explosion retentit. Puis une deuxième, puis une troisième encore. Les policiers s'étaient jetés par terre,

mains sur les oreilles.

Chappel fut la première à se remettre debout. Elle avait la tête qui tournait et des acouphènes atroces qui mirent dix longues secondes à se dissiper. Elle cligna des yeux. La luminosité de la première explosion avait laissé une trace colorée sur sa rétine, qui apparaissait par flashes dans son champ de vision.

— Ça va ?

Les autres s'étaient mis debout et époussetaient leur uniforme.

Le commissaire regarda la banque d'eau.

— Pourquoi ils font ça, ces cons ? Ils savent que ce genre d'endroit peut tenir le coup.

Une fumée grise couvrait à moitié les bâtiments noircis et s'élevait jusqu'entre les éoliennes. Les mouettes avaient disparu. Les braqueurs avaient placé des explosifs à l'extérieur, pas à l'intérieur. Ils voulaient qu'on les sache armés, et ils voulaient que ça fasse du bruit.

— Je viens de les avoir en ligne, chef, dit un policier qui s'occupait des communications. Ils menacent de faire péter les citernes, ils disent qu'ils ont les moyens.

— On ne peut pas se permettre de perdre de l'eau potable ! Déclenchez l'alerte !

— J'appelle la brigade d'intervention ! lança Chappel.

Une demi-heure plus tard, quatre véhicules blindés semi-réfrigérés occupés par la brigade d'intervention d'urgence arrivèrent sur place. Au-dessus de leur tête, les policiers pouvaient entendre le bourdonnement des drones des journalistes et des particuliers. Pour cacher leurs plans, leurs échanges, les photos qu'ils se montraient, ils étendaient des bâches à l'arrière des véhicules. En même temps, cela faisait un peu d'ombre.

Le commissaire était en pleine discussion avec un collègue en armure noire lorsque leur supérieur débarqua. Trois couronnes brillaient sur son insigne. Il était accompagné d'un civil, un vieux moustachu un peu maigre que l'insupportable chaleur n'avait pas l'air de beaucoup affecter.

— Vangleur, je peux vous parler ? C'est urgent.

— Bien sûr, monsieur le commissaire divisionnaire, je...

— Vous pensez gérer la situation ?

— Pardon ?

— C'est pourtant simple, je vous demande si vous gérez la situation.

Vangleur inspira.

— Eh bien, nous essayons encore d'établir un contact, mais je pense que l'on peut dire qu'on fait de notre mieux.

Le supérieur haussa les sourcils.

– Je vous présente Arnaud Koseg. C'est le technicien qui devait faire le tour des installations cette nuit.

– Je... Pardon ?

– Vous devenez sourd ?

– Mais si le technicien est ici, alors qui est pris en otage à l'intérieur ?

– C'est exactement la question que je me pose, figurez-vous.

Chappel arriva sous la tonnelle improvisée.

– J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

Elle salua le commissaire divisionnaire avant de reprendre :

– Le directeur de la banque d'eau est là. Il sait qui est à l'intérieur.

– C'est la bonne ou la mauvaise ?

– La bonne.

Son regard croisa celui du technicien.

– Je pense que monsieur devrait s'éloigner, dit-elle.

Vangleur claqua des doigts en direction de quelqu'un qui passait par là, et qui prit le vieux Koseg par les épaules.

– La mauvaise nouvelle, c'est que l'otage est Rose Dewaele, et qu'elle est ingénieur.

Le commissaire jura en se passant les mains dans les cheveux. Leur supérieur marmonna quelque chose en regardant par terre. Ils étaient sous le choc. Le pire des scénarios était en train de se jouer. Le chef de la brigade d'intervention dit :

– J'imagine que je peux dire à mes hommes de remonter se rafraîchir dans les camions ?

Le commissaire divisionnaire confirma. L'homme jeta un regard inquiet à Vangleur, avant de disparaître.

– Vous alliez donner l'assaut... Vous étiez à deux doigts de donner l'assaut...

– Monsieur, je...

– Suffit ! Ce n'est plus un petit technicien à l'intérieur, c'est une femme de bien plus grande valeur ! C'est vous qui êtes sur le coup, Vangleur... Mais si vous vous plantez, on va tous y passer !

Furieux, le supérieur s'éloigna. Le commissaire soupira. Il demanda à Chappel, la seule à encore être à l'ombre avec lui :

– Ils ont parlé avec le bot ?

– Brièvement, chef. Ils disent qu'ils veulent qu'on envoie trois camions-citernes remplis d'eau dans leur quartier. Sinon, ils tuent la scientifique.

– Quelle merde...

En aucune circonstance les autorités n'accepteraient de remplir trois citernes sous la menace. C'était le quatrième braquage depuis le début du printemps. Pas un seul ne s'était terminé avec la moindre goutte d'eau potable en possession des voleurs. Le pire avait été le troisième d'entre eux... La banque avait enclenché

un système de sécurité qui avait mélangé toute l'eau potable à l'eau de mer non traitée. Le résultat était imbuvable. Tant d'énergie dépensée à produire de l'eau pour rien... Cela avait enragé les pouvoirs publics, et fait des ravages dans les journaux. Une telle situation ne pouvait se reproduire. D'autant plus que là, il y avait une otage, et pas n'importe qui.

– Déclenchez Neurocop.

– Chef, vous êtes sûr que c'est la bonne chose à faire ? Il soupira.

– Théodora... On travaille ensemble depuis combien de temps ?

– Ça doit faire six ans, chef.

– Alors vous devez savoir que ce genre de décision, ce genre de grave décision... je ne les prends qu'après avoir mûrement réfléchi.

– Je sais, chef. Je voulais juste que vous pensiez bien à ce que ça veut dire. On va tenter de remplacer l'otage... On va mettre un innocent en danger..

– Pour sauver cet ingénieur, l'interrompt Vangleur. Nous n'allons rien faire. C'est Neurocop qui va mettre un innocent en danger. Dites aux autres de continuer à jouer avec le chatbot, inspecteur, le temps que l'IA scanne les profils.

Chappel nota le passage du prénom au grade dans le discours du chef. Elle ne put que lui obéir. Un peu plus loin, dans un combi, un flic lança Neurocop depuis l'ordinateur. Il allait falloir attendre quelques minutes, le temps que l'IA analyse les téraoctets de données des personnes habitant à moins de vingt minutes en véhicule rapide.

Le commissaire tenta de trouver à boire, car il avait la tête qui tournait. Il s'agissait de ne pas tourner de l'œil en allant chercher l'otage d'échange. Le pilotage autonome était trop lent, il devrait conduire lui-même.

Il finit par trouver un peu d'eau, et retourna aussitôt auprès de ses hommes. Il s'arrêta derrière le fourgon ouvert dans lequel Chappel et son collègue étaient à genoux devant l'ordinateur, dos à lui.

– Alors ? Quelle adresse ?

Les policiers échangèrent un regard. Un regard qui n'avait rien de rassurant.

– Je peux savoir ce qui se passe ? Inspecteur ?

– Je ne sais pas comment vous dire ça, chef.

Le commissaire monta dans le combi s'approcha de l'écran.

– C'est pas vrai...

L'ordinateur affichait le visage de sa propre femme.

– C'est pas vrai, c'est pas vrai...

Il tomba assis dans la camionnette et s'adossa à la paroi.

– Comment est-ce possible ?

Le policier qui était là consulta les données récoltées

par Neurocop.

– Femme au foyer, pas de diplôme, plus de cinquante ans, QI légèrement sous la moyenne, performances physiques en déclin...

– Mais ça ne suffit pas !

– On est à la côte, c'est beaucoup moins peuplé par les personnes fragiles, ici. Les types qui achètent les immeubles ou les appartements ont tous un QI de centdix minimum, et fait au moins huit ans d'études. En plus je vois que... que...

– Oui ?

– Eh bien, il y a son cancer, commissaire.

– Pardon ?

Le jeune policier regarda successivement Chappel, puis Vangleur.

– Vous n'étiez pas au courant ?

Le chef se pencha et vomit à l'extérieur du combi par les portières arrière ouvertes.

Chappel demanda à son collègue de les laisser.

– Commissaire ?

Elle l'aida à se relever.

– On peut encore annuler. On n'est pas obligé de faire venir votre femme ici.

– Elle a le cancer, putain. Cette foutue machine dit qu'elle a le cancer.

– Ça pourrait être une erreur...

– Cette merde ne commet aucune erreur ! Elle a dû analyser plus d'informations sur ma femme en cinq minutes que tous les médecins qu'on a rencontrés dans notre vie réunis. Et si elle est sortie en premier, c'est qu'elle n'en a plus pour longtemps.

Un peu plus loin, une voiture de police démarra. C'était terminé. On allait la chercher. Son nom avait dû être divulgué, et on avait laissé le commissaire sur le carreau, de peur qu'il ne suive pas le protocole. Et il serait suivi à la lettre. Personne n'allait prendre le risque d'être responsable en cas d'échec. On échangerait sa femme contre l'otage, et on donnerait l'assaut ensuite. À l'instant même où il avait demandé à ce qu'on lance Neurocop, il l'avait condamnée à mort.

– Elle peut encore s'en sortir, chef...

Vangleur essaya d'imaginer sa femme, qu'on allait embarquer de force et enfermer avec un groupe de braqueurs littéralement assoiffés, armés d'explosifs. Cette vision le terrifia.

Il ne fallut que quelques dizaines de minutes pour que le commissaire Vangleur entende la voix de sa femme, en train de se débattre péniblement entre deux policiers qui la tenaient par les bras. Le chef quitta l'arrière du combi et marcha sous la lumière éblouissante jusqu'à eux.

– Laissez-nous.

Les policiers la lâchèrent.

– Philippe... Qu'est-ce qu'ils racontent ?

Elle lui tomba dans les bras et il lui annonça sa maladie, effrayé par la froideur de son propre ton. C'était avec cette voix monocorde qu'il annonçait les décès aux familles des victimes, quand un drame arrivait. Elle était effondrée.

S'il prenait sa place et s'échangeait lui-même contre l'otage, il risquait de mourir. Si tel était le cas, la justice tomberait sur sa femme en l'accusant d'influence, et la peine serait sévère. Elle mourrait en prison. S'il survivait, il perdrait son emploi, serait accusé de mise en danger d'individu d'utilité première, et croupirait en prison tandis qu'elle mourrait à l'extérieur. S'il laissait faire l'échange, elle risquait fort de mourir pendant l'assaut qui suivrait quelques minutes plus tard... sachant qu'il ne lui restait de toute façon que quelques semaines à vivre.

Le pire, c'était de se dire que Neurocop avait déjà analysé tout ça. La meilleure solution était forcément de lui envoyer sa femme.

– Ma chérie, écoute-moi...

Elle savait. Elle faisait non de la tête.

– Tu vas devoir y aller.

Il fit signe à deux hommes de l'emmener. Elle criait, se débattait. Plus loin, un médecin s'appêtait sûrement à lui donner de quoi se tenir tranquille.

– Quelle horreur... murmura-t-il.

– Chef ! Chef !

C'était Théodora Chappel qui l'appelait. Elle courait vers lui.

– L'ingénieur est dans le coup !

Il ne réalisa pas tout de suite.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– On a lancé le drone autonome. J'ai vu les images. L'otage, Rose Dewaele, elle est dans le coup.

Il resta une seconde sans bouger. Puis il se retourna.

– Abandonnez l'échange ! Donnez l'assaut !

En quelques minutes, le roulement du bruit des bottes se déversa dans leurs oreilles. Dans l'enceinte de la banque, une nouvelle explosion retentit. Cette fois, une citerne se décrocha dans un bruit épouvantable. Éventrée, elle déversa des milliers de litres d'eau sur le bâtiment. La brigade d'intervention n'en fut que plus stimulée. Ils se ruèrent à l'intérieur en faisant sauter les portes. Des coups de feu retentirent.

Entre les camionnettes de police, la femme de Vangleur revint en pleurant dans ses bras. On annonça bientôt le bilan : six morts, dont l'otage qui était une complice, et 800 mètres cubes d'eau potable gaspillés.

La tension légèrement retombée, Vangleur se débrouilla pour se retrouver seul avec Chappel. Elle repliait une des bâches qui leur avait servi d'abri anti-

soleil et anti-photographies aériennes. Autour d'eux, l'eau gaspillée avait dégouliné de la banque jusqu'aux combis, assombrissant le sol chaud pour quelques minutes.

– J'espère que vous savez ce que vous avez fait, inspecteur.

Elle ne répondit rien.

– Vous êtes combien à avoir vu les images qui accusent l'otage ?

– Je suis la seule.

– Et le drone ?

– Détruit dans l'explosion. Il n'y a plus que mon témoignage...

Il déglutit. Il aurait peut-être dû la remercier, mais...

– Inspecteur, il y a une question que je n'ose pas vous poser.

Chappel effectua le dernier pli, et jeta le tissu sur son épaule pour le transporter jusqu'à la voiture. Enfin, elle le regarda :

– Si vous n'osez pas, commissaire, alors ne demandez pas.

C'est avec beaucoup de plaisir que je partage aujourd'hui avec vous ma nouvelle "Neurocop", la deuxième après "Éternicide", parue dans le numéro 2. Grâce à L'Indé Panda, nous partagerons quelque chose d'autre encore : le bonheur de découvrir de nouvelles plumes dans ces pages, d'agrandir notre réservoir d'Indés que l'on suivra sur leur site ou sur les réseaux. Je vous souhaite une bonne découverte !

Résumé : "Neurocop" s'inscrit dans le cadre du projet *Horizons Parallèles*, qui consiste à rédiger et publier une nouvelle par semaine pendant un an, entrepris depuis le 1er septembre 2018 (et donc en cours jusqu'au 21 août 2019). Toutes seront téléchargeables gratuitement, et placées sous licence libre. Sur 52 nouvelles, certaines existeront aussi en version audio, et d'autres en version anglaise. Toutes existeront dans votre esprit. Toutes existent déjà, ailleurs, à un autre moment.

Pour découvrir ce projet, rendez-vous sur mon site <https://saidwords.org/horizons-paralleles> et consultez le hashtag #HorizonsParallèles sur les réseaux.



SAID SAID





Terry TORBEN

24

FATUM
FATUM

O n aurait dit une marée humaine. Avec ses flux, ses reflux. Léa n'aimait pas cela. Impossible de s'y faire. Tout ce stress, cette inquiétude transpirante... Et tous ces mots décousus qui lui parvenaient, comme ça, vidés de tout leur sens... Une horreur. Ses mains devenaient moites, elles glissaient sans cesse des poignées de sa petite valise. Elle avait le souffle court et un léger tournis vissé sur le fond du crâne.

Elle venait tout juste de quitter la maison. Et Éric. Surtout Éric. Difficilement, il fallait bien avouer. Depuis combien déjà... Sans vraiment prendre le temps de compter, Léa parierait bien pour une petite éternité, et à vrai dire, ça ne faisait guère plus. En prenant en compte le trajet en taxi aux heures de pointe... disons une heure. À tout casser. Soixante minutes, trois mille six cents secondes qu'elle avait éprouvées, une par une, aussi violemment qu'un essaim d'épines la traversant de part en part, au point de sentir déjà au creux du ventre comme une notion d'infini.

Éric... Cet homme n'était pas constitué comme les autres, c'était un sorcier, un magicien ; il pliait l'espace-temps de sa simple présence et il le déplaçait, le multipliait par lui-même, par sa seule absence. Au bout de quatre ans de vie partagée avec lui, elle ne comprenait toujours pas comment une telle chose était possible. Mais peut-être n'y avait-il rien à comprendre après tout. Peut-être s'agissait-il de ces choses naturelles qui arrivent lorsque deux âmes s'emboîtent à la perfection. Aujourd'hui encore, il suffisait simplement qu'elle pense à lui pour se sentir subitement envahie d'une poussée frissonnante. À chaque fois. C'en était presque gênant, elle, plantée là, tout emplie d'un désir déplacé, incongru et irrépressible, au beau milieu de cette foule de gens froids et nerveux. Au cœur de tous ces êtres éteints. Elle se dit que ça devait se voir à des kilomètres à la ronde, ses bouffées de chaleur, ses joues écarlates. Elle était persuadée que le monde entier pouvait se promener dans sa tête, comme ça, et visiter ses pensées un peu comme s'ils étaient chez eux, alors elle baissa les yeux pour tenter de se fondre dans la masse.

Éric devait certainement être lui aussi sur la route. Il lui avait rappelé hier soir qu'il devait assurer un rendez-vous très important avenue Berthelot, en tout début de matinée. Elle espérait que lui n'aurait pas de bouchons sur sa route, mais s'il avait finalement décidé de passer par la ville, il avait bien peu de chance. Elle hésita un instant à l'appeler, histoire de se rassurer, de savoir comment les choses se présentaient pour lui, être sûre que tout allait bien, en somme, voilà, rien de plus, mais elle renonça finalement. Il fallait qu'elle soit raisonnable, ils venaient tout juste de se quitter et elle

ne voulait surtout pas donner l'image d'un véritable pot de colle. L'amour, pour que ça puisse bien grandir, il faut que ça respire.

Une légère odeur de kérosène vint lui chatouiller les narines, l'arrachant subitement de ses cogitations. Durant ses rêvasseries, la file s'était bien résorbée : il n'y avait plus que deux personnes devant elle, un couple un peu âgé traînant à l'arrière une valise écossaise montée sur des roulettes qui grinçaient un peu au sol, et puis un type en costume, légèrement efféminé, un téléphone coincé entre son oreille et son épaule, une mallette Cerutti pendue au bout d'une main molle. Léa se dit machinalement qu'il devait certainement faire un aller-retour, car il n'avait pas d'autre bagage, mais en fait, elle se fichait complètement de son emploi du temps. C'était un constat destiné à l'ancrer plus profondément dans son propre présent, rien de plus.

Léa récupéra les documents que l'hôtesse lui tendait dans un sourire commercial, *bon voyage sur notre ligne, madame*, puis elle se dirigea rapidement vers la porte d'embarquement. Il restait presque trois quarts d'heure avant le décollage, du coup, elle se dit qu'elle pourrait en profiter pour faire un peu de shopping. Par exemple, elle pourrait s'acheter un flacon d'Insolence en économisant sur les taxes, comme elle le faisait chaque fois qu'elle prenait l'avion pour l'autre bout du monde. Elle posa son sac à main sur le tapis, puis vida ses poches – des clefs, de la petite monnaie, la plume Cross qu'Éric lui avait offerte pour son anniversaire avec un petit bloc-notes à ressorts, et le BlackBerry gentiment mis à sa disposition par sa boîte. Elle sourit distraitement au douanier, qui lui aussi semblait être ailleurs, puis elle passa le portail magnétique sans encombre.

Ce fut lorsqu'elle récupéra ses affaires à l'autre bout du tapis qu'elle sentit soudain son portable vibrer dans sa main. Léa fourra tout son bazar en vrac dans une poche, glissa d'un geste brusque son sac à main autour de son bras et décrocha rapidement. Elle n'avait pas reconnu l'appelant, mais le numéro commençait par 04, c'était tout ce qu'elle avait eu le temps de noter. L'appel venait donc du coin, à vrai dire, avant même de décrocher, elle pensa spontanément à son chef. Peut-être l'appelait-il d'une ligne interne. À cette heure, il devait être tourmenté par l'angoisse, l'enjeu qui reposait sur ses épaules était à vrai dire pesant et sa nuit avait dû être très, très courte. Elle effectua un regard circulaire, elle n'aimait pas trop se faire remarquer, *allô, Léa à l'appareil*, en parlant d'une voix la plus neutre possible.

Plantée au beau milieu de l'allée bordée de boutiques Duty Free, Léa resta ainsi, sans un mouvement, durant plusieurs secondes. Le temps de comprendre à peu

près les mots qui se glissaient dans son oreille, ... *trouvé votre numéro dans le répertoire... connaissez-vous M... ? Seigneur pourquoi cet inconnu demandait-il des trucs pareils ? Bien sûr qu'elle connaissait M... puisqu'elle était mariée avec lui ! Le type au bout du fil nota l'information et continua sur sa lancée, ... Bien... bien. Bon, écoutez, madame, ce que j'ai à vous dire n'est pas très facile...*, mais dans la tête de Léa, les mots lui arrivaient un peu dans le désordre, du coup, ils s'organisaient particulièrement mal dans sa tête, *accident de voiture... pronostic vital...*

C'est sur ces derniers mots, ou plus exactement, juste après le blanc qui suivit, que le regard de Léa se figea. De prime abord, elle pensa ne pas avoir compris, ou tout au moins avoir mal compris. Le type, à l'autre bout du fil, devait être complètement cinglé, ou bien il s'était tout simplement trompé de numéro, l'histoire était classique, alors elle le fit répéter une seconde fois, d'une voix vacillante, bien sûr, parce qu'au fond, Léa savait déjà, elle repoussait le moment autant qu'elle pouvait, voilà tout, mais elle savait qu'elle ne faisait que se mentir, *vous... heu... Attendez un instant... Vous avez dit... quoi ? Exactement ?...* et le type en face attendit quelques secondes avant de prendre une voix plus douce, parce qu'il avait peut-être pris la décision de la ménager, peut-être voulait-il lui aussi retarder le moment, il l'avait sentie un peu fragile, tellement fragile, mais voilà, comment dire des choses aussi dures : Éric venait de cartonner méchamment en voiture, et pour être totalement honnête, à cette heure, il était bien plus mort que vivant, son encéphalogramme était au moins aussi plat qu'une mer d'huile, et c'était la vérité vraie. Toute crue. Son corps était visible aux urgences, à l'hôpital de Grange-Blanche, sur Lyon, et il fallait faire vite, très vite. C'est vrai, après tout : comment dire des choses pareilles à un autre être humain ? D'une voix blanche. Et pas trop indifférente. Tout au moins, essayer. Voilà tout.

Le BlackBerry tomba par terre. Léa s'accroupit et resta un moment dans cette position, une main posée sur le portable et les yeux plantés dans du vide. Elle se releva au bout d'un temps indéfini, dans l'indifférence générale, mais à partir de cet instant, tout en elle se ferma. Rien ne pouvait plus entrer ni sortir. L'air même avait du mal à passer, ses muscles étaient tendus à l'extrême. Elle souffrit d'un coup. Et ce fut si violent qu'elle ne put verser aucune larme.

Léa repassa devant la douane sans réfléchir. Tout était loin maintenant, son boulot à l'autre bout de la planète, les angoisses de son chef, les parts de marché... Toutes ces choses appartenaient maintenant à un monde qu'elle avait définitivement quitté. Elle ne se souvint plus de l'excuse qu'elle avait servie aux douaniers, les

mots étaient sortis tout seuls, minimalistes, *désolée, une urgence*, et maintenant, elle marchait dans un couloir sans limites, encore toute chancelante. Elle se dirigea dehors par la première porte, l'air chaud fouetta aussitôt son visage. Elle prit le taxi stationné juste devant elle et parla machinalement au chauffeur, *Grange-Blanche, vite*, avant de se recroqueviller dans un coin de la voiture. Sur la route, elle entendit vaguement le type qui lui parlait, de loin, mais comme elle ne répondait pas, l'homme se contenta de rouler. Vite, et en silence.

Lorsqu'elle arriva, il était trop tard. Éric était mort dans le quart d'heure qui avait suivi l'appel. Ils ne l'avaient pas rappelée, bien sûr, il n'y avait plus d'urgence, ils savaient qu'elle arrivait et il ne restait plus rien d'autre à faire qu'à l'attendre. Bien Sûr. C'est ce que se dit Léa, qui ne mesurait pas encore totalement l'ampleur du drame.

On lui présenta le corps comme ça. Froid, immobile. Totalement inexpressif. Comme une coquille vide. Aussitôt, Léa se sentit assaillie par une foule d'images. Pleines. Vivantes. Trop vivantes. Elles lui faisaient mal. Toutes. Que faire, quoi faire, elle ne savait pas. Elle n'avait pas de réponses, Léa. Elle signa des papiers, une multitude de papiers, sans même les lire, sans vraiment les voir, puis les hommes en blanc finirent par la laisser tranquille, *vous pouvez vous asseoir là un moment, si vous voulez*, les voix étaient extrêmement lointaines et d'une douceur insupportable, *...vous voulez un petit remontant, madame... ou autre chose peut-être... Au cas où, vous n'hésitez pas, hein, on reste dans les parages...* Or, tout ce qu'elle voulait, Léa, c'était la paix, alors elle tourna le dos à tout ce merdier et sortit par la porte qui lui faisait face. Ses talons frappaient le carrelage en produisant un écho épouvantable, impossible de passer inaperçu dans ces milieux aseptisés. Ce ne fut que lorsque la pointe de ses chaussures toucha le bitume entourant le bloc, et que le vent vint fouetter son visage éteint, qu'elle se sentit enfin, pour un moment du moins, loin de toute cette horreur.

Elle rentra chez elle en ligne droite. En ouvrant sa porte d'entrée, elle pensa un instant trouver Éric, là, assis devant une bière, à l'attendre, parce que tout cela n'était qu'un mauvais rêve en fait. Un putain de sale cauchemar. Elle allait se réveiller maintenant, voilà tout, elle allait cligner des yeux et tout ce délire sans nom serait définitivement balayé... Mais une fois ses yeux bien ouverts, il n'y avait personne pour lui donner raison. Bien sûr. Elle entendait un silence de mort par-dessus le ronronnement mortel de son frigo. Rien d'autre.

La sonnerie du téléphone déchira la solitude. Léa

se leva et sortit sans décrocher. Sa décision était prise. À cet instant, elle aurait voulu pleurer. Elle aurait tellement voulu. Mais ses yeux restaient désespérément secs. Elle ressentait son corps comme un immense bloc, rigide et sec.

Elle prit l'autoroute et se mit aussitôt sur la voie de gauche. Le compteur marqua très vite cent quatre-vingts, la route filait à une vitesse folle sous les roues et elle croyait déjà s'envoler. À cent quatre-vingt-quinze, elle voulut accélérer encore, les dents serrées, mais son pied était au plancher. La voiture était au maximum de ce qu'elle pouvait donner, et d'une certaine manière, cela la reconforta. Il y avait devant ses yeux le cœur d'Éric, froid, qu'elle imaginait salement enfermé dans une poitrine gelée, l'image était impossible à comprendre, impossible à admettre.

À la radio, Lou Reed terminait de chanter *The Last Shot*, puis il y eut un flash-info. Un flash spécial. Au sujet d'un accident d'avion. Survenu en milieu de matinée au-dessus de l'Atlantique. Léa crut comprendre qu'il s'agissait d'une explosion en plein vol. À cette heure, les recherches en pleine mer restaient vaines, et à écouter les journalistes, il ne fallait pas s'attendre à retrouver des survivants. Il était aussi question de revendications aux origines douteuses, restant à confirmer. Des experts bavards commençaient déjà à élaborer des hypothèses, pour certaines plus extravagantes les unes que les autres. Léa écoutait tout ce fatras sans bien tout comprendre. C'était un avion qui allait à l'autre bout du monde. C'était son avion. Et elle n'était pas dedans. À cause de...

...

Ou... Grâce à...

...

C'est à ce moment seulement, dans cette fichue bagnole qui repliait sur elle l'espace et le temps, que Léa leva le pied de l'accélérateur. Elle se rangea d'abord sagement sur la voie de droite pour s'arrêter finalement sur la bande d'arrêt d'urgence. Là, plantée au beau milieu de nulle part, le cœur battant dans une poitrine chaude, Léa déclencha ses warnings et se mit à pleurer doucement.

— Euh... S'il te plait Terry, tu pourrais...

— Houlà, houlà ! J't'arrête tout d'suite, j'peux pas, j'ai *Indé Panda*...

Commence ici pour moi une nouvelle aventure, une sorte de « *nouveau monde* ». Mille merci à cette formidable équipe de m'offrir cette opportunité ! Que la flamme qui brûle chez eux puisse un jour brûler partout !

Si je parle de « nouveau monde »... comment dire...disons que le terme n'est pas tout à fait innocent... Intéressé depuis l'enfance par les avancées de la physique fondamentale, j'ai trouvé dans le travail des savants des centaines d'arguments plaidant en faveur de l'existence de mondes parallèles. Les calculs poussés de la physique quantique, par exemple, impliquent aujourd'hui l'existence de multi univers... Et ne riez pas : ce n'est plus de la science-fiction !

Rien ne se perd, l'antithèse de la tortue volante est un roman qui tente, par une parabole (parfois) humoristique, de mettre en histoire toutes ces histoires du possible. Sans notion technique. Sans besoin de connaissances fondamentales. Il faut juste aimer voyager. Et être curieux, aussi...



Les liens (pour les curieux, donc)

[Présentation du roman](#)

[Lien du roman \(Kobo\)](#)

À bientôt... Ici (j'espère !) *et ailleurs* !

Terry TORBEN





Nulle soupirante au monde ne se serait réjouie de cette promesse aussi désespérante qu'énigmatique. « Tu auras ma réponse dans 20 semaines exactement, à 20 heures précises », avait dit Alexandre. Nulle soupirante à part Judith. Car depuis sept ans qu'elle le connaissait, Judith savait que soutirer à Alexandre un engagement ferme assorti d'une échéance tangible n'était pas une mince victoire.

« Je m'en contenterai, pensa-t-elle. De toute façon, j'ai déjà attendu assez longtemps, alors quelques mois de plus... »

Judith elle-même n'était pas sûre de vouloir se marier. Mais elle pensait qu'une relation amoureuse ne pouvait pas stagner dans une espèce d'éternité béate et suspendue, et qu'elle devait nécessairement ou bien faner ou bien éclore. Ce qui, en langage moins imagé, signifiait assez brutalement : « soit on continue, soit on arrête, et si on continue, on passe devant le maire ».

Judith avait souvent eu du mal à se convaincre qu'Alexandre était l'homme de sa vie. Il incarnait peu le type de l'homme idéal qu'elle imaginait avant de le rencontrer. Sûr de lui, charismatique, prévoyant, capable de se projeter dans l'avenir. Alexandre était tout le contraire. Discret, désorganisé, parfois nonchalant, et surtout, inapte à prendre la moindre décision aussi anodine soit-elle. Le voir hésiter entre des pâtes et du riz pour accompagner les côtelettes d'agneau lors du repas du soir rappelait l'âne de Buridan entre son tas de foin et son seau d'eau. Combien de fois serait-il mort de faim sans le secours de Judith ? Alors obtenir qu'il exprime enfin une opinion sur ce mariage dont Judith parlait sans succès depuis trois ans déjà, c'était un progrès inestimable.

Alexandre avait des défauts, mais comme tout un chacun, il avait aussi des qualités. Gentil, subtil, plein d'humour, un brin facétieux, et d'une curiosité insatiable. Contrairement à Judith, il lisait et s'informait beaucoup. Radio, journaux, web. Pas un débat d'actualité ou de société dont il ne connaissait tous les tenants et aboutissants, les arguments des partisans comme ceux des opposants. Paradoxalement, cela ne faisait qu'accentuer son problème d'indécision. « C'est normal que les ignorants aient plus de convictions que moi, ils n'ont – ou ne veulent entendre – qu'une partie des arguments. Moi, je les ai toujours tous. Alors c'est plus dur de trancher, forcément... » Ce à quoi Judith répondait toujours – elle n'avait pas tort : « pense un peu plus avec ton cœur et un peu moins avec ta tête ». Mais fondamentalement, jusqu'à cette épineuse question du mariage, l'indécision n'avait jamais constitué un obstacle insurmontable pour le couple.

Alexandre et Judith s'étaient rencontrés en septembre 1998, sur les bancs du lycée, à T..., en classe de

seconde. Le hasard fit qu'un jour, après une sortie en groupe au cinéma, Alexandre et Judith devaient rentrer chez eux dans la même direction. Les autres allaient tous dans d'autres directions, il se mit à pleuvoir, Alexandre avait un parapluie, Judith pas. Depuis ce jour-là, ils ne se quittèrent plus.

En terminale, au moment des choix d'orientation, Judith savait très exactement ce qu'elle voulait faire. En l'occurrence, médecine. Alexandre, déjà prédisposé à l'indécision, évidemment, hésitait. Il était relativement à l'aise dans toutes les matières, si bien qu'aucune ne tenait franchement la corde. Le drame, c'est qu'il n'hésitait pas simplement entre faire du latin ou du grec, mais entre une voie scientifique et une voie littéraire. Après s'être longtemps torturé à savoir dans quel ordre les consulter, il interrogea successivement son prof de maths et son prof de français. Chacun défendit sa paroisse. Il interrogea séparément ses amis. Les avis divergeaient, à parts égales. Après avoir maudit le nombre pair de ses amis, il pensa à ses parents. Même chose. Maman poussait pour les sciences et papa pour les lettres, ou peut-être l'inverse. Et tous deux concluaient avec une affection sincère que c'était à lui de décider. Décider. Ce qu'il ne savait décidément pas faire.

C'est à cette occasion qu'Alexandre a pris sa première décision sur pièce. Ou dit autrement, à pile ou face. Il avait vu Pat Poker le faire dans un vieux Lucky Luke et trouvait la méthode proprement géniale. Alexandre était persuadé que les chemins, virages, cahots, retours, accélérations que subissait le parcours d'une vie étaient de toute façon davantage déterminés par des hasards imprévisibles que par des décisions structurantes prises en conscience. La conclusion avec Judith ? Une chance qu'il ait eu son parapluie avec lui ce jour-là. La rencontre avec Pat Poker ? Sa mère arrivée en retard pour le récupérer un soir chez son cousin qui fêtait l'anniversaire de ses 9 ans, et dont un copain avait oublié par mégarde la BD sur la petite table du salon. De toute façon, se dit-il, la plupart des gens ont l'illusion de savoir prendre une décision, alors qu'en réalité, ils la repoussent jusqu'au moment où ils sont acculés à la seule option valide restante.

Face. Ce serait donc les mathématiques. Sans être un grand adepte de la post-rationalisation, Alexandre était néanmoins satisfait du verdict. Il trouvait à l'époque plus de poésie dans la science que de rigueur dans la littérature, et ce léger penchant avait sa faveur. Dès la rentrée suivante, il s'investit à corps perdu dans l'étude. Sans surprise, ses sujets favoris touchaient aux probabilités, à la physique quantique, aux processus chaotiques, soit tout ce qui touchait de près ou de loin à l'intervention du hasard dans un déterminisme

apparemment bien huilé. Les mois s'enchaînèrent studieusement : cours en prépa en 2001 et 2002, cours en faculté à la rentrée 2003, puis en 2004, l'inscription en thèse.

Dès le début de sa thèse, consacrée à la théorie de la décision, la ferveur le gagna avec une ambition nouvelle. Il se lança dans un protocole grandeur nature dont il était persuadé qu'il ferait un jour référence sur le sujet. Il résolut d'abandonner dorénavant toute réflexion rationnelle au profit du hasard, pour tout choix futur auquel il aurait à faire face. Et convertir ainsi sa faiblesse comportementale en une redoutable force expérimentale. En somme, il s'apprêtait à faire exactement le contraire de ce que tout bon guide de développement personnel conseillerait à l'homme moderne pour reprendre en main son destin.

Depuis l'an 2000, la mythique pièce de deux francs de l'acte fondateur n'avait guère quitté sa poche. Elle convenait parfaitement pour des choix binaires, de même que toute autre variable aléatoire plus sophistiquée comme « le sexe de la première personne qui viendrait s'asseoir à côté de lui » lorsqu'il était dans le métro. Mais choisir entre trois ou davantage de possibilités – par exemple, quel film aller voir dans un cinéma qui compte cinq salles, quel cinéma choisir dans un arrondissement qui en recense sept – restait plus délicat. Sa première idée consista d'abord à regarder sa montre et ajouter les quatre chiffres de l'heure indiquée, ajouter les chiffres du nombre obtenu, et ainsi de suite jusqu'à déterminer un choix dans la liste ordonnée alphabétiquement des possibilités ouvertes. Mais sans même faire le calcul, il présentait que dès la première étape, sur les 24 x 60 possibilités, le résultat de la somme – un nombre compris entre 0 (s'il est minuit) et 24 (s'il est 19 h 59) – ne formerait pas une distribution homogène, ce qui risquait de constituer un biais méthodologique gênant. Sans compter les cas qui ne manqueraient pas de se produire où la minute tournerait précisément au moment où il regarderait la montre et où il ne saurait pas s'il fallait prendre le premier horaire aperçu ou le deuxième qui restait sous ses yeux (sortir la pièce à ce moment-là aurait pu être une solution palliative, mais le processus devenait alors compliqué et surtout un peu long). Additionner les numéros de la première plaque d'immatriculation aperçue, compter le nombre de personnes visibles à un instant donné, et d'autres idées plus saugrenues et moins applicables encore échouèrent à le convaincre. Il finit par se résoudre à porter toujours sur lui une calculette qui saurait chaque fois que nécessaire lui générer un nombre aléatoire. Il était convenu aussi qu'il aurait le droit de recourir parfois à d'autres expériences aléatoires, sous

réserve qu'en conscience, il admettrait ne pas savoir déterminer d'avance l'influence du changement de méthode sur le choix à établir.

Avec cet ingénieux système, Alexandre pouvait affronter la vie plus sereinement et ainsi collecter les arguments pour valider son postulat. Postulat qu'il énonçait plus ou moins adroitement ainsi : « Le bonheur résultant du temps économisé à tergiverser sur des décisions, ajouté au caractère aventureux de l'incertitude, est supérieur à celui de la frustration induite par le fait de laisser le hasard prendre les décisions à sa place, alliée à la routine dictée par des choix invariablement concordants ». La mise en application exigeait une discipline stricte. En particulier, celle de ne jamais contester la moindre décision ainsi dictée. Combien de fois Alexandre fut-il frustré a priori de devoir prendre une glace à la vanille plutôt qu'au chocolat, ou d'aller voir un mélodrame plutôt qu'une comédie ? Mais cette souffrance passagère était nécessaire pour évaluer le postulat sur le long terme. Surtout, conformément à son intuition première, il avait fait ainsi des découvertes réellement enthousiasmantes. Ce qui tendait à confirmer que les choix faits au hasard n'étaient pas moins bons que ceux effectués par un supposé libre arbitre.

L'exception, puisqu'il en faut toujours une, concernait Judith. Après d'elle, il préférait passer pour ridicule plutôt que dérangé. Il savait d'avance qu'elle ne pourrait jamais cautionner l'irresponsabilité d'un tel système de conduite. Elle lui démontrerait rationnellement que cela ne pouvait mener qu'à des catastrophes. Il accepta donc pour lui-même qu'il ne faudrait en aucun cas en faire usage visible en sa présence. Quitte à parfois longuement hésiter entre des pâtes et du riz.

Alexandre et Judith habitaient ensemble à Paris dans le 17^e arrondissement depuis le printemps 2004. La cohabitation, si elle induit presque toujours une érosion du souffle romantique qui porte la relation, avait encore renforcé la complicité qui s'était patiemment construite entre eux depuis 1998. Mais du fait de leurs études, leurs rythmes de vie et leurs actions gardaient une certaine indépendance. Judith avait poursuivi en médecine et passait les années les unes après les autres. Elle ignorait encore si elle se spécialiserait. Alexandre avait trouvé dans sa thèse le juste niveau d'encadrement qui lui convenait, entre le support des chercheurs du laboratoire qui lui avaient transmis avec passion l'état de l'art sur le paradoxe d'Ellsberg, et l'autonomie d'action dont il avait besoin pour étayer ses propres conjectures sur les caprices du hasard.

La thèse progressait bien. À un moment, par jeu, ou peut-être par regret, eu égard à la décision prise

quelques années plus tôt, Alexandre entreprit de mêler l'histoire et la littérature à son projet mathématique. C'est la lecture d'un essai sur Jeanne d'Arc qui l'avait interpellé. Le livre listait les incohérences les plus flagrantes sur l'histoire officielle de la Pucelle d'Orléans pour soutenir *in fine* que la version peu à peu assimilée par la conscience collective n'était probablement que le résultat d'une propagande d'État chargée de construire de toutes pièces un symbole de fierté et d'unité nationale. Parmi les arguments invoqués : « Il est improbable qu'à cette époque une campagnarde de Domrémy ait su monter à cheval et manier les armes. Il est improbable que cette même gamine ait pu reconnaître sans hésitation le roi Charles VII banalement vêtu au milieu d'une large assemblée, juste sur la foi d'un portrait aperçu sur une pièce de monnaie rouillée. Improbable, donc très probablement faux. » Quoiqu'ayant une connaissance doctorale limitée sur Jeanne d'Arc, Alexandre fustigeait le principe. « C'est improbable, donc c'est impossible », ou « c'est invraisemblable, donc ce n'est pas vrai ». Une attaque en règle à la plus pure logique élémentaire. Car, se disait-il, quoi de moins étonnant au contraire que le filtre de l'Histoire retienne plus facilement ce qui est extraordinaire plutôt que ce qui est banal ? De là, il lui vint une autre idée.

Depuis le jour de la promesse, Judith n'avait jamais reparlé du mariage. Elle craignait qu'une insistance maladroite soit plus de nature à braquer Alexandre qu'à l'encourager ou le convaincre, et elle n'aurait de toute façon pas voulu qu'il consente juste par pitié ou par faiblesse. Mais l'absence de discussion et les non-dits la rendaient nerveuse. D'autant qu'elle n'avait maintenant plus le moindre doute sur ce qu'elle voulait. Alexandre, lui, n'en parlait pas, et il n'avait rien laissé transparaître de son intention. On aurait dit qu'il avait oublié.

Trois semaines avant l'échéance, Judith partit rejoindre une amie dans sa maison de vacances des Alpilles pour réviser son prochain examen et terminer son mémoire sur la valve mitrale. L'excitation d'Alexandre autour de sa thèse, couplée à l'angoisse du verdict final qui se rapprochait, la paralysait trop pour qu'elle puisse sereinement travailler à Paris. Elle comptait s'isoler un mois entier.

Au même moment, et sans lien apparent, Alexandre demanda également un congé de trois semaines à son laboratoire pour se consacrer à sa nouvelle idée. En annexe de sa thèse, il voulait fournir une illustration de la puissance décisionnaire du hasard sur la base de l'intrigue d'un roman célèbre. Il consulta les derniers résultats du tirage du loto dans le journal, additionna les sept numéros gagnants, et ouvrit son anthologie de la

littérature française à la page indiquée. Cette méthode désigna Dumas et *Le Comte de Monte-Cristo*. Le hasard fait toujours bien les choses, se dit-il, voilà un roman monumental à valeur de mythe qui conviendra parfaitement à l'exercice. Roman dont l'auteur portait son prénom, bien étrange coïncidence, se dit-il encore.

Une semaine avant la date, Judith commençait à s'inquiéter de l'absence de nouvelles d'Alexandre et crut y voir un mauvais signe. Mais concentrée sur ses révisions, elle réussit à faire abstraction et ne relâcha pas son effort. Elle ne s'autorisait plus la moindre pause et ne se laissait distraire par rien. Son amie avait dû rentrer précipitamment à Lyon et lui avait laissé les clés de la maison où elle était désormais seule. Seule dans un silence assourdissant.

De son côté, Alexandre avait quasiment terminé sa lecture et il n'était pas déçu de ses trouvailles. Sur l'ensemble des trois tomes, il ne dénombrait pas moins de 35 coïncidences extraordinaires sur lesquelles tenait l'intrigue, et sans lesquelles le dénouement aurait nécessairement été différent de celui raconté par Dumas. Bien sûr, on pouvait objecter que certains hasards n'agissaient que comme des déclencheurs ou des accélérateurs, et que sans eux, le cours inéluctable des événements n'aurait que peu dévié de sa trajectoire tendancielle pour peut-être parvenir exactement à la même issue. En d'autres termes, si Edmond Dantès n'avait pas spéculé avec succès sur les titres des chemins de fer, il aurait su trouver un autre moyen de faire chuter Danglars. Mais quand même.

La veille, Judith eut du mal à s'endormir. La grande maison vide devenait lugubre malgré le beau soleil de mai qui chauffait la terrasse jusqu'à une heure avancée. Dans son sommeil perturbé, il lui semblait constamment entendre un léger cliquetis entre son oreillette gauche et son ventricule gauche. La valve mitrale.

Tard ce même soir, Alexandre commença à faire une première liste des éléments relevés :

– Le fait que le bonapartiste auquel est adressée la lettre remise à Dantès durant la traversée soit précisément le père du substitut du procureur qui reçoit la dénonciation.

– Que deux des personnages associés de près à la trahison, en l'occurrence Villefort et Mme Danglars, aient eu une liaison.

– Que cette liaison ait donné naissance à un enfant.

– Qu'un témoin de la scène où on enterre dans le jardin d'un pavillon de banlieue le nouveau-né issu de cette liaison se trouve précisément sur le bateau qui recueille Dantès lors de son évasion du château d'If.

– Bateau qui a le bon goût d'appartenir à des contrebandiers plutôt qu'à d'honnêtes pêcheurs qui

auraient instamment livré Dantès à la police.

– Que Haydee ait eu la chance de survivre à la félonie orchestrée par Morcerf sur Ali Pacha, et que Dantès ait pu la retrouver.

– Que le fils Morel et la fille de Villefort aient pu se rencontrer dans une ville aussi grande que Marseille et *a fortiori* tomber amoureux.

– Que la route de Bertuccio ait croisé celle de Caderousse au bague.

– Que la belle Mercedes ait pu se résoudre à épouser cet abruti de Fernand Mondego quand elle a cru Dantès mort (si ce n'est pas un hasard, c'est au moins invraisemblable, écrivit-il en note).

– Sans oublier la circonstance qui est le fondement même du mythe : que le voisin de cellule de Dantès, l'abbé Faria, puisse être le dernier dépositaire d'un secret désignant l'emplacement d'un fabuleux trésor.

Pas mal, pensa-t-il. Mais il faudrait encore enrichir la liste et faire ensuite une synthèse.

Le lendemain, un peu avant 20 heures, n'y tenant plus, Judith prit son téléphone.

À 19 h 57, alors qu'il parcourait les dernières lignes du dernier chapitre du dernier tome, Alexandre reçut un SMS. C'était Judith. « Alors, ta réponse ? »

À 19 h 59, Judith reçut à son tour un SMS. C'était Alexandre. « Allume la télévision. » Judith porta son regard vers le coin du salon où trônait un téléviseur qu'elle n'avait pas une seule fois eu l'idée d'allumer en trois semaines. Elle pressa le bouton.

Dans son fauteuil, Alexandre referma l'ouvrage.

Ce dimanche 29 mai 2005, à 20 heures précises, Claire Chazal annonça sur l'antenne de TF1 le rejet à 56 % du texte « autorisant la ratification du traité établissant une Constitution pour l'Europe ». Au siège du NPA, Olivier Besancenot pavoisait : « avec ce non franc et massif, c'est toute la politique technocratique et ultralibérale de Bruxelles qui est sanctionnée ! »

Dans ce mas retiré des Alpilles, Judith resta sonnée près d'une minute avant qu'une larme ne coule enfin sur sa joue. Il n'est pas sûr que les derniers mots du roman de Dumas – attendre et espérer – l'auraient beaucoup consolée si c'était elle qui les avait lus. Dans l'appartement du 17^e arrondissement de Paris, Alexandre jubilait : en soumettant au vote des Français ce qui avait été sans nul doute la décision la plus importante de sa vie jusqu'ici, il venait d'accomplir ce qui resterait à jamais comme son chef-d'œuvre inégalable.

Je tiens à remercier tous les bénévoles engagés pour le succès de cette formidable initiative qu'est l'Indé Panda. J'ai pris le train en marche en dévorant le n°6, et je suis très heureux d'apporter ma pierre à l'édifice dès ce numéro 7.

Au moment de choisir parmi toutes mes nouvelles celle que j'allais faire concourir à l'appel à textes, j'ai moins hésité qu'Alexandre. Si « Indécision » n'est pas ma chouchou, j'ai néanmoins pensé qu'elle pouvait plaire à un large jury (et maintenant public !), tout en restant emblématique de l'effort que je poursuis dans l'écriture, et qui tient en deux mots : élégance et malice.

Elle est tirée de mon premier recueil de 14 nouvelles, « Sous la couverture », qui s'est classé deuxième (sur 170 participants) au prix de la nouvelle d'Angers 2016. En voici la présentation :

Toutes les nouvelles de ce recueil ont pour point commun la thématique du livre.

« A chute » pour la plupart, elles expérimentent à des degrés divers le concept de mise en abyme.

Elles s'entremêlent aux œuvres des écrivains qui les ont inspirées (Borges, Cortázar, Paul Auster...), et sont autant d'hommages à nos rapports passionnés à la lecture et à l'écriture.

La nouvelle d'ouverture, Fellation, tend un piège assez grossier au lecteur par lequel l'auteur applique sans retenue le conseil de l'un des personnages. Celle qui suit, Rotation, est un conte du bookcrossing. Dans Provocation, Julien Courtade, avatar de Julio Cortázar, propose des variantes à Continuité des Parcs...

Ce recueil, dans une version courte, a été finaliste du Prix de la Nouvelle d'Angers 2016. Ce prix est le seul en France à récompenser un recueil entier inédit.



Disponible sur Amazon en version Kindle et papier.

<https://www.amazon.fr/Sous-couverture-Nouvelles-Raphaël-Morgano/dp/1973393263>

Raphaël MORGANO





LE HORS-LA-LOI ET LA MORT

Corbeau. C'est le nom qu'on lui a donné. Parce qu'il n'avait jamais de chance, parce qu'il portait toujours avec lui de mauvaises nouvelles. Il en a oublié le nom choisi par ses parents. Ce nom n'a pas d'intérêt.

Corbeau remua les braises de son petit foyer pour raviver la flamme. Il ne se laissait jamais aller à la mélancolie, mais ce soir, il se sentait d'humeur morose. Était-ce la fin de l'automne qui le transformait en bonne femme pleurnicharde ?

L'aspect de la forêt lui renvoyait ses pensées. Les grandes branches décharnées des arbres, noueuses, percluses d'arthrose, auxquelles pendouillaient de longues barbes de lichen. Vieilles, comme son âme. La pierre émaillant la mousse au sol, rude et froide comme sa carcasse transie. Le ciel du soir, gris et terne. Comme son esprit.

Corbeau n'avait pas toujours été un détrousseur de grand chemin. Autrefois, dans une vie qui palpait au bord de l'oubli, il avait ri avec d'autres enfants. Sa famille le chérissait, il aidait sa mère à vider les lapins, son père à labourer. Il croyait en Dieu et n'aspirait à rien. Il possédait la santé, l'amour. Qu'est-ce qui avait raté ?

Son corps l'avait trahi. Son putain de corps. Un soir, sans crier gare, un grand froid l'avait tétanisé. Insidieux, il s'était répandu en lui : Corbeau se souvenait d'avoir perdu le contrôle de ses muscles. Jeté à terre comme une vulgaire marionnette, convulsé, incapable d'empêcher ses membres de tressauter bêtement. De se cogner. La nuit l'avait étreint et serré si fort que lorsqu'il avait repris connaissance, il ne maîtrisait plus son bras gauche. Un bras inutile, un poids lourd et encombrant.

Et un œil éteint.

Pourquoi ? Quelle était cette malédiction ? Il n'avait jamais causé de mal à personne à cette époque. Jamais une pensée impure, la prière chaque soir, apporter de l'aide à son prochain. Vivre dans la dévotion. Tout ça pour se retrouver à moitié paralysé sans explication ? Sans raison ?

La colère envahit son seul bras valide et il brisa le bâton qu'il utilisait pour attiser le feu. Les années appliquent parfois un baume apaisant sur les blessures. Pas pour Corbeau. À peine âgé de la trentaine, il en paraissait le double. Et ce membre inutile ! Il dégaina son coutelas, s'entailla l'épaule... et ne ressentit aucune douleur. Une balafre de plus dans l'entrelacs de cicatrices qui couvrait ce bras ratatiné, excroissance rabougrie et gênante. En général, il le maintenait attaché à son flanc. De son autre main, il recueillit un peu de sang.

Ses pensées se tournèrent vers Dieu. Oh non, il ne

l'avait pas renié ! Dieu existait, oui, voilà bien une de ses dernières certitudes. Par contre, il ne le craignait plus : comment redouter quelqu'un qui vous a déjà tout pris ?

Il cracha.

Voilà la manière dont Dieu remerciait ses fidèles. Eh bien, puisque faire le bien ou le mal ne changeait rien à la donne, il ne se privait plus.

Peu après son accident, Corbeau devint cynique. Sa colère face à l'injustice le rongea et il la partageait volontiers. Mais rabaisser le caquet de villageois heureux de vivre ne le soulageait pas : ils possédaient toujours leurs facultés alors qu'ils blasphémaient chaque soir. Ils n'aimaient pas Dieu plus que lui avant son accident ! Pourquoi avait-il été puni, et pas eux ? Sa haine de l'Unique et sa soif de vengeance s'étaient peu à peu étendues à chaque être vivant, homme ou bête. Il pourrissait de l'intérieur. Pourquoi les autres méritaient-ils plus que lui d'être en bonne santé ?

La première fois qu'il avait tué, ça n'avait pas été pour de l'argent. Le souvenir le frappa sans crier gare et l'éclat du feu se teinta d'écarlate. Il crut entendre de nouveau le bruit des os broyés. Les feuilles semblèrent se racornir et dégoutter de sang, un goût de cendre amère envahit sa bouche. Cet idiot qui le charriait sur son infirmité ! Encore et encore ; l'alcool le rendait bavard. Cette chope en étain avec laquelle il lui avait défoncé l'arcade. Un coup, deux coups, encore, encore et encore jusqu'à ce que sa tête ne soit plus qu'une bouillie sanguinolente d'esquilles. Muette, enfin. Le sang sur l'étain.

Après ça, il avait dû fuir...

Un craquement.

Corbeau se redressa. Son œil se plissa jusqu'à devenir une fente bordée d'un lacs de rides. D'un coup de botte, il éteignit son petit feu, puis recula derrière un tronc, son unique main crispée sur le manche d'un couteau. Le soleil avait presque disparu et une pâleur terne fondait les couleurs du sous-bois en un gris inextricable. Il s'accroupit et attendit.

La nuit et le silence s'installèrent après le dernier appel d'un hibou. La forêt retenait son souffle, le bandit flairait quelque chose qui se tramait. Un silence comme ça... pas normal. Il perçut une exhalaison de pourriture.

C'est alors qu'il la vit. La grande silhouette. Depuis quand l'observait-elle ? Corbeau se ramassa précipitamment, prêt à toute éventualité, mais elle ne bougea pas d'un pouce. Elle se dressait de l'autre côté de son campement, silencieuse et hautaine. Le vent agitait les lambeaux de son manteau noir. La capuche recouvrait complètement le visage de l'apparition qui s'appuyait sur une grande faux.

Silhouette d'encre sur toile de nuit, Corbeau la perdit de vue un instant. Son œil cligna, il se détendit un peu, esquissa un geste pour se rapprocher et aperçut l'éclat de la lune sur la lame. L'apparition était toujours là.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Sa voix n'avait pas tremblé. Il n'avait plus peur, c'était la surprise qui l'avait désarmé. Pourquoi aurait-il la frousse ? Qu'est-ce que le sort pouvait lui infliger de plus ? La mort elle-même serait une délivrance. Était-ce elle ? La Mort ? Elle ressemblait au personnage des contes que sa mère lui chantait le soir. Mais une vie de maraude lui avait appris que les fantômes n'existaient pas. Ses souvenirs s'évanouirent, il redevint lui-même.

La silhouette s'approcha sans mot dire, tira une souche et s'assit dessus.

— D'habitude, je ne parle pas, fit-elle du fond de sa capuche.

La voix âpre glaça le sang de Corbeau. Il se rassit néanmoins, et sans lâcher son couteau lui répondit :

— Ne change pas tes habitudes.

Corbeau refusait de croire que la Mort venait de s'installer en face de lui, pourtant, la prestance qui se dégageait de l'inconnu l'empêchait de l'attaquer de suite. Non, ce n'était pas un villageois. Il s'agissait peut-être d'un étranger égaré. Si celui-ci était assez stupide pour projeter de passer la soirée avec lui, Corbeau se promettait bien de le récompenser en l'égorgeant dans son sommeil.

Sauf que l'étranger ne semblait pas vouloir dormir. La nuit s'étirait, infinie, longue et silencieuse. Trop silencieuse, il n'y avait plus un bruit hormis le crépitement des flammes que Corbeau avait ravivées alors que la situation s'éternisait. Les deux hommes contemplaient le feu sans parler ni bouger. Le bandit retournait ses questions dans sa tête et commençait à chercher le moyen d'égorger tout de suite l'inconnu quand ce dernier rompit le silence pour reprendre la conversation là où elle en était restée :

— Si, pourtant. Je ne peux pas t'emmener comme cela. Pas toi. Tu es fâché contre le Seigneur. Tu t'es parjuré, tu es un assassin de la pire espèce. Sais-tu ce qu'est la pitié ?

Corbeau faillit demander comment l'autre savait tout cela. Il s'abstint : peu importait puisqu'il allait le tuer. Il répondit simplement :

— Une fois, une seule, j'ai demandé grâce. Jamais Dieu ne m'a répondu.

— L'as-tu écouté ?

Corbeau renifla.

— Et les autres, l'écoutent-ils ? Ils n'ont même pas besoin de s'adresser à lui, ils ont tout. Moi, je suis devenu un infirme sans raison.

La silhouette resta immobile. Seul le vent continuait à

jouer avec les lambeaux de son manteau. Ils dansaient autour d'elle, ballet gracieux que le silence rendait mélancolique. De temps à autre, une flamme plus vive éclaboussait les guenilles sombres d'un reflet mordoré.

— Les raisons du Seigneur nous restent impénétrables. Mais je comprends ta frustration. Je ne possède pas la vie et je dois la prendre. Tu possèdes la vie, mais tu n'en veux pas, alors tu prends celle des autres. Nous nous ressemblons, toi et moi. Par nos actions. Pas pour nos raisons.

Le bandit entreprit de se curer les dents avec la pointe de son couteau pour se donner le temps de la réflexion. Il ne doutait plus d'avoir la Mort en face de lui. Tout être humain serait écrasé par la terreur. Lui ne ressentait rien. Pas même de la curiosité : ce que lui voulait cette créature le laissait complètement froid.

— Pourquoi es-tu venu me trouver ? Tu te cherches un confident ?

— Non, c'est l'heure de ta mort, c'est tout. Quand c'est l'heure, j'apparais, mais il m'arrive de ne pas remplir mon contrat. Souhaites-tu vraiment que j'en finisse au plus vite ?

Le bandit n'avait jamais considéré sa mort sous cet angle. Le peu de fois où ses pensées l'avaient amené à réfléchir à sa fin, il avait envisagé la potence ou un accident pendant un boulot. Mourir de froid au fond d'une grotte lui paraissait une idée insupportable, et il s'était toujours promis de sucer le sang d'une famille de paysans isolés si ses forces l'empêchaient de marauder.

Sa vie inutile pouvait-elle prendre fin après cette conversation ? Une énergie bestiale éclata dans sa poitrine. La dette de Dieu restait impayée, trop de haine couvait en lui pour abandonner si simplement. La Mort était le premier message de Dieu à son intention. Peut-être tenait-il là un moyen de prendre sa revanche ?

— Que proposes-tu d'autre ?

— Discuter. J'aime discuter avec les gens comme toi. Contrairement à ce que beaucoup croient, il est rare de rencontrer un homme réellement malfaisant. Tout le monde aime toujours quelqu'un ou un concept. Pas toi. Pourquoi alors ne veux-tu pas que j'en finisse au plus vite ? Qu'est-ce qui te retient ?

Pour se débarrasser de cette créature, Corbeau devait l'étudier. Habitué à vivre la nuit, son œil distinguait assez bien la silhouette voûtée de la Mort. Mais pour découvrir son point faible, il allait devoir s'approcher.

— Me venger, grinça-t-il. Je veux rester pour me venger. Sans ma malédiction, j'aurais pu connaître une vie normale. Je ne méritais pas. Regarde.

Il se leva et se planta devant la créature. Dénudant son épaule malade, il agrandit la plaie toute fraîche à

l'aide de son couteau. Le sang coula, épais et gluant comme du miel.

– Vois ! Je ne ressens rien ! Je ne peux pas le bouger. Parlant, il scrutait la Mort.

Un manteau déchiré rempli d'ossements à moitié rongés. D'où provenait la puanteur, si ce n'étaient que des os animés ? La gorge n'offrait que les cervicales, les trancher la paralyserait peut-être. Pas de cœur. Il n'avait pas d'outil pour lui couper les mains et elle disposait sans doute de pouvoirs. Il aperçut un collier.

L'éclat du feu frappa le pendentif noir alors que la créature se penchait sur le bras rabougri.

– De qui crois-tu pouvoir te venger ? Nul n'est responsable. Pas même Dieu. Il a distribué les cartes, tu devrais le remercier de t'avoir obtenu un jeu.

Le sang de Corbeau fit un tour. Ce genre de remontrances, il ne les avait jamais tolérées. Sa main se referma sur le pendentif et il se rejeta en arrière. La chaîne cassa, il roula sur son épaule malade et s'enfuit en courant.

La forêt répercutait les hululements de la Mort. Corbeau ne savait si elle criait sous le coup de la douleur ou de la haine. Il avait tablé que le médaillon maintenait la créature en vie, mais ne s'était pas arrêté pour le vérifier. De même, il réfléchirait plus tard à la valeur de son larcin. Pour l'instant, il devait fuir.

Ses bottes usées martelaient le sous-bois.

Il courait sans s'arrêter, glissait sur les feuilles. Des branches le giflaient, il manqua de se fouler une cheville sur une racine, mais il filait comme le vent. La forêt l'avait toujours protégé. Il ralentit l'allure et adopta un petit trot qu'il savait pouvoir tenir longtemps. Autour de lui, les fougères et les frondaisons bruissaient, toute la nature s'agitait aux appels de la Mort, mélanges lugubres de croassements rauques et de hurlements de lousps. Trois biches détalèrent, le sol trembla sous les chocs des sabots.

Le volume des vociférations devint insoutenable et Corbeau plongea dans un buisson. Il s'enfonça des feuilles dans une oreille et tâcha de se boucher l'autre avec sa main, mais les cris empiraient, portaient son sang à ébullition. Sa tête allait exploser s'ils continuaient.

Mais ils décrurent. Progressivement, comme si la Mort s'éloignait. Le calme revint. Les tempes battantes, Corbeau s'allongea sur le dos, les jambes écartées. Un bruit aigu persistait à lui vriller le cerveau, de la terre collait à son corps en sueur à travers les déchirures de ses vêtements. Il ramena sa main sur son torse et leva la pierre noire devant son œil.

En temps normal, le bijou n'aurait pas valu le coup. Il ressemblait à une babilole en jais. Corbeau jubilait toutefois : il venait de l'arracher à la Mort elle-même.

Et si elle n'était pas déjà sur ses côtes... il pouvait raisonnablement penser qu'elle venait de pousser son dernier râle.

Il referma sa main, attendit que sa respiration s'apaise, puis sortit de sa cachette.

– Sais-tu pourquoi je voulais discuter avec toi ?

La voix l'enveloppa. Elle venait de partout autour de lui. Corbeau virevolta plusieurs fois sur lui-même, la pierre rangée dans sa bourse et son couteau au clair.

– Montre-toi !

– Pour que tu me dépouilles de nouveau ? Je n'ai pas besoin d'être vu pour agir. Je t'ai laissé une chance. Cette pierre, je l'avais amenée pour toi. Tu as préféré me l'arracher plutôt que d'entendre mes explications, avant de la recevoir en toute connaissance. Eh bien soit !

Les années glissaient sur Corbeau.

Meurtres après embuscades, vols après viols, sa réputation grandissait. Les avis de recherche le surnommaient le démon manchot. Ou le démon borgne, suivant le détail qui frappait le plus les survivants. Le temps passa et d'autres surnoms fleurirent. Jusqu'à ce que les placards cessent : on ne traque pas un fantôme.

Corbeau ne vieillissait pas, par contre, les douleurs chroniques qui pulsaient dans son corps continuaient, et sa colère couvait. Ses rides ne se creusaient pas, ses yeux ne pâlissaient pas. En vivant au jour le jour, il ne pouvait avoir conscience des décennies écoulées. Comme il n'avait pas d'ami, pas de miroir, il ne pouvait s'en rendre compte ; mais il était intelligent. Il savait qu'il errait depuis bien trop longtemps.

Parfois, à la tombée de la nuit, il manipulait la pierre volée, jouait avec le reflet du foyer sur le jais. Puis il rangeait le bijou et n'y pensait plus. Il ne songeait pas à le détruire ou à s'en séparer. Il ne s'interrogeait pas sur les raisons qui avaient poussé la Mort à le lui laisser. Le posséder représentait sa propre victoire sur la vie. Tant qu'il pouvait le caresser, il serait heureux. Il ne devait surtout pas le perdre.

Son idée fixe évolua. Il ne rêvait plus de trouver une vengeance, il l'avait trouvée. Chaque respiration était déjà un nouveau pied de nez aux lois divines.

L'idée de sa propre mort commença à le hanter. Il ne croiserait pas de nouveau la grande faucheuse, mais un accident pouvait arriver en détroussant un groupe de bourgeois. Il apprit à choisir ses victimes avec soin. Les personnes âgées devinrent sa prédilection. Il les égorgeait et les regardait mourir droit dans les yeux, puis il fouillait la cabane. Une fois de temps en temps, il sentait le besoin convulsif de stopper une vie encore

bourgeonnante et il étouffait un bébé. Plus les choses allaient, moins il volait. Sa faim diminuait, le meurtre seul le passionnait. Il maigrissait atrocement, mais ne se sentait pas faible. Quelle meilleure manière de prolonger sa vie que de semer la mort ? Tuer devint son unique passe-temps.

Et du temps, il en avait à revendre. Il détroussait les voyageurs transis de froid, s'infiltrait chez les malades, parcourait les champs de bataille après les derniers échos des tambours.

Les années devinrent des siècles. Il ne mangeait presque plus, ses os pointaient sous sa peau. Mais il restait fort. Vivant.

Assis sur le parapet d'un pont de pierre, Corbeau contemplait un frêle radeau. Le torrent le jetait de droite et de gauche, il venait frapper contre les rochers, disparaissait sous l'écume et réapparaissait. Les trois femmes à bord s'agrippaient mutuellement, serrées en son centre. Le bruit de la rivière couvrait leurs cris.

La voix surgit sans crier gare. Elle brisa la plénitude de Corbeau.

– Tu te souviens ? Je t'ai dit que nous nous ressemblions par nos actions, mais pas pour nos raisons.

La Mort se tenait à côté de lui. Squelette assis dans son grand manteau noir déchiré. Identique à la créature qu'il avait rencontrée une éternité plus tôt. Cette fois, il faisait jour. Aucun bijou n'ornait son cou.

Elle était là pour lui reprendre sa pierre. La main de Corbeau glissa vers son couteau. Il n'allait pas lui en laisser l'occasion.

– Ne crois-tu pas que nous nous ressemblons pour de bon à présent ? As-tu deviné l'offre que je voulais te proposer, et que tu as acceptée malgré toi ?

Corbeau se jeta sur la Mort. Il voulait lui sectionner les cervicales, mais sa dague ne rencontra que du vide. Le mouvement l'avait entraîné trop loin et son poids l'emporta par-dessus le parapet. Il bascula dans le torrent. Dans sa chute, il lâcha la dague et attrapa le manteau noir.

La chute, encore et encore, jusqu'au plongeon dans la clameur du flot. Il résistait étonnamment bien au courant. Il eut même la présence d'esprit de repérer tout de suite la rive où le radeau venait de s'échouer. Il voulait nager jusqu'à elle, passer sa colère sur ces saletés d'humaines, mais le manteau l'empêchait de nager. D'un autre côté, il ne voulait pas le perdre. Il représentait une autre victoire sur la Mort ! Un rocher à fleur d'eau lui offrit un instant de répit et il put l'enfiler. Ainsi vêtu, il peinerait à avancer, mais son bras unique ne serait pas empêtré dans les grands pans

de tissu. Il plongea de nouveau et atteignit la rive où les deux survivantes pleuraient la disparition de leur amie.

Tout ce qu'elles virent fut un grand squelette vêtu de noir. La Mort fondait sur elles.

C'est un grand plaisir de figurer au sommaire de ce nouveau numéro de L'Indé Panda ; j'espère que vous avez apprécié cette affaire de succession mortelle.

Cette tribune est l'occasion pour moi de vous inviter à un voyage tout à fait différent, puisqu'il s'agira d'aller se perdre dans la Normandie du XVIIIe siècle, à une époque où les justifications des procès en sorcellerie balançaient entre superstition et politique. *La mécanique des illusions* est donc un roman historique, mais aussi un roman d'aventures. Une jeune comtesse fera les frais de ces procédures, mais pas question pour elle de rester à lambiner dans le château paternel !

À la fin de l'hiver 1662, Émilie de Mervais décide de quitter son couvent pour retourner en Normandie s'occuper de la santé déclinante de son père. L'absence d'activités au château familial la pousse à multiplier les balades, au cours desquelles elle rencontre un vieux comédien itinérant, Marnière. À la demande de la jeune femme, l'artiste accepte de lui enseigner l'escamotage des pièces de monnaie. La vie d'Émilie se partage alors entre les soins apportés à son père et ses rendez-vous avec Marnière.

Quelques mois plus tard, son père décède et les nobles de la région accusent Émilie de pratiquer la sorcellerie pour lui spolier son héritage. Pour la jeune comtesse, les épreuves ne font que commencer.

Ce roman est disponible en numérique chez kobo (mais aussi pour ceux qui préfère, Amazon et Fnac)

<https://www.kobo.com/fr/fr/ebook/la-mecanique-des-illusions>

Pour en savoir plus : <https://fr-fr.facebook.com/gdalaudier/>



LA MÉCANIQUE
DES ILLUSIONS

Guillaume Dalaudier

Guillaume DALAUDIER



PREMIÈRES NEIGES AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Comment les spécialistes appelleraient-ils cela aujourd'hui ? Hum ? Il faut toujours qu'ils donnent un nom à tout ! Syndrome de ceci, maladie de cela... J'aimerais bien leur demander un jour, leur raconter cette histoire-là.

Aller chez un psy ? Bah, à quoi bon ? Je me fais ma propre thérapie en écrivant mon autobiographie. Tiens ! Ça rime en plus. Avec l'âge, tout est inattendu. L'âge... Ah oui, l'âge ! Quel âge ai-je cette année d'ailleurs ? Combien d'années ? Oh, je ne les compte plus. Et pourtant, je me rappelle bien cette photo, cette photo que j'ai retrouvée il y a quelque temps dans un vieux livre d'école.

Sur cette photo, je me souviens bien que j'avais onze ans. Oui, onze ans. Je m'en souviens, parce que je venais juste d'arriver à Paris. Mes parents, de graaannnds bourgeois, avaient décidé de quitter notre hôtel de T... et de venir s'installer à la capitale. Mon père, joaillier de renom, était venu pour traiter affaires. Ma mère, fille d'aristocrates ruinés, attirée par les luxueuses boutiques de Paris, l'avait suivie. Et moi, qui n'avais d'autre droit que d'apprendre l'algèbre et le latin – interdiction formelle de frayer avec des enfants qui ne soient pas de ma condition, ces derniers se comptant sur les doigts de la main – je suivis de même, encore plus minée que mon père rentrant d'une journée de déficit. Pourtant, celle que l'on appelait alors la *Capitale du Monde* me réservait une surprise comme je n'en avais jamais vécu, et n'en vivrai jamais plus.

25 novembre 1909. Un jeudi. N'ayant pas école ce jour-là, mon père avait profité d'une rencontre prévue avec ses collaborateurs pour nous emmener, ma mère et moi, découvrir le jardin du Luxembourg dont nous avions tant entendu parler.

Avant de sortir de notre hôtel rue V..., Madeleine me passe une jolie pèlerine de drap bleu sur les épaules. Je la remercie. Ma mère me réprimande : on ne remercie pas les bonnes. Elles sont là pour faire leur travail. Dès que ma mère se retourne, je lève les yeux au ciel. L'hiver approche, et bientôt, la magie de Noël ; pourtant, je suis aussi morose qu'un jour à Paris en plein mois de juillet. Mais quand Marie ouvre la porte, toute la grisaille s'envole. Les rues sont recouvertes d'une épaisse couche de neige qui crisse sous les semelles des passants et sous les roues des fiacres. Mon père en hèle un, et nous rentrons tous trois à l'intérieur.

« Au jardin du Luxembourg », ordonne-t-il de sa voix d'homme d'affaires.

Puis il s'assied et converse avec ma mère. Mais je ne les écoute pas. J'ouvre le ventail, passe la tête à

travers la fenêtre, et laisse les légers flocons s'écraser doucement contre ma figure.

Ce que je devais être ridicule à ce moment-là ! Mais moi, j'étais sur un petit nuage.

Lorsque nous arrivâmes à destination, je m'essayai prestement le visage de mon écharpe pour ne pas subir les remontrances acerbes de ma charmante génitrice. Puis je calai mon pas sur celui de mes parents et je les suivis, admirant tout autour de moi une nouvelle vie s'éveillant sous les premières neiges de Paris. C'est alors que des cris me parvinrent. Des rires cristallins, des rires d'enfants. Des enfants qui s'amusaient dans cet éphémère décor sorti tout droit d'un conte des frères Grimm. Je m'attendais presque à voir surgir d'un instant à l'autre la reine des glaces et la fée du givre. J'adore *Les contes des frères Grimm*, c'est mon livre préféré.

C'est d'ailleurs dans celui-là que j'ai retrouvé cette photo, pas dans un livre d'école. Mon âge m'excuse.

Mes parents ont trouvé ceux qu'ils cherchaient et commencent à discuter, m'oubliant totalement. J'en profite pour me séparer d'eux et m'approcher, au détour d'un arbre squelettique, d'un vieux photographe et des autres enfants. L'homme fait une grimace. L'appareil qu'on lui a confié est effectivement en mauvais état. Je l'entends bougonner dans sa barbe. La photo n'aura pas la qualité escomptée. De mon côté, je commençai à faire le tour de la petite place où tous ces enfants s'amusaient. Quand soudain, je glissai sur une plaque de verglas et m'étais dans la neige. J'étais horrifiée, mes parents allaient me passer un sacré savon ! Une toilette toute neuve de chez L..., la couturière la plus en vogue à Paris. Et alors que je tentais de me relever, une main se tendit vers moi. Je levai les yeux et mon regard croisa celui d'un jeune garçon qui ne devait pas être bien plus âgé que moi et qui, ses cheveux noirs ébouriffés par le vent glacial et ses yeux noisette pétillants de malice, m'adressait, en même temps que cette main tendue, un sourire mi-amusé, mi-condescendant.

« C'est rare qu'une d'moiselle d'la haute vienne frayer avec des gens d'not' espèce », déclara-t-il d'une voix teintée d'ironie.

Ces mots, malgré la douleur qu'ils provoquèrent sur le coup, sont restés imprimés dans ma mémoire, comme marqués au fer rouge, car ils établirent le début d'une amitié qui ne dura que quelques heures et qui, pourtant, me procura plus de joie et de bonheur qu'aucun autre moment de ma jeune vie.

Comme je le disais, ces mots m'avaient trahéusement blessée, et je me relevai à moitié, préparant ma vengeance. En effet, j'envoyai au diable mes gants de chevreau, et ramassai une grosse poignée de neige que

je balançai sans ménagement dans la figure de mon interlocuteur. S'ensuivit alors une seconde Waterloo, où fusèrent boules de neige et cris amusés de surprise, et à laquelle vinrent se joindre deux autres garçons qui semblaient acoquinés avec le premier. Je ne me souviens plus qui demanda la trêve, mais elle fut acceptée par tous.

Alors, les présentations furent faites. Le jeune garçon qui m'avait proposé son aide s'appelait Paul, Paul Coutelier, et avait bien douze ans. Quant aux deux autres qui nous avaient rejoints, ils s'appelaient respectivement Benoît et Clément Laffeyre, et étaient jumeaux. Pendant l'unique heure que nous passâmes ensemble, je ne parvins pas à les distinguer, mais je pus remarquer, lorsque nous posâmes tous quatre, que l'un était plus réservé que l'autre.

Car il existe en effet une photo nous représentant devant l'entrée du jardin. Ce fut, comme je l'ai dit un peu plus haut, environ une heure après notre rencontre, que Paul courut vers sa mère après m'avoir entendue parler du vieux photographe ambulancier posté devant l'entrée du Palais. Il revint toujours courant vers nous, et faisant signe de la tête à Romulus et Remus tout en me prenant gentiment par la main, il nous entraîna avec enthousiasme vers les grandes grilles qui bordaient l'extérieur des jardins.

Avec un peu de recul, j'avoue que ce n'était sûrement pas très prudent de ma part de suivre ainsi un « étranger », mais à ce moment-là, j'étais dans l'euphorie la plus totale et j'aurais suivi ces trois garçons jusqu'au bout du monde.

Lorsque mon chevalier servant s'arrêta enfin, j'aperçus alors à nouveau le vieux photographe. Il était toujours installé devant les grilles d'entrée et tirait le portrait aux couples ou aux familles qui passaient par là et prenaient la pose. Je commençai à comprendre pourquoi d'étranges tintements métalliques sortaient de la poche de Paul. Lorsque le dernier couple s'éloigna, les trois garçons s'approchèrent du vieil homme et s'installèrent devant l'objectif. Le vieux photographe me regarda alors avec insistance tandis que les trois compères me faisaient signe de me joindre à eux.

Je pense que je dus virer au rouge vif à cet instant, car tous éclatèrent de rire et vinrent me chercher pour m'emmener jusqu'aux grilles. Le sourire de Paul et des jumeaux me dérida totalement et je me plaçai finalement entre eux, tandis que se posaient sur mes épaules trois mains amicales. La chaleur que je ressentis alors qu'ils se penchaient vers moi et souriaient à leur tour fut plus déroutante que le flash éblouissant et la fumée nauséabonde de l'appareil du photographe. Malgré le bonheur dans lequel je

risquais à tout moment de me noyer, j'échappai à leur compagnie pour rejoindre mes parents avant qu'ils ne se rendent compte de mon absence. Mais comme toujours, ils n'avaient rien remarqué à mon sujet, et nous reprîmes un fiacre quelques minutes plus tard, arrivant à notre hôtel tout juste avant la tombée de la nuit.

Un mois plus tard, ce fut le réveillon, et le lendemain, le matin de Noël. Au pied de l'arbre serti de bougies et de sucreries qu'avaient dressé les domestiques attendaient quelques paquets bien emballés dans leur papier de soie.

Il me semble que j'en reçus deux, un bleu et l'autre rouge, contenant pour l'un, comble de l'extase, une nouvelle toilette, et pour l'autre, une poupée de porcelaine. Je fis bonne figure ce matin-là, mais je faillis littéralement m'évanouir lorsque Madeleine me remit discrètement une enveloppe dans laquelle avait été glissée la photo du jardin, à laquelle je n'avais plus pensé pour un sou, tant je m'étais enfuie comme une voleuse. Ce fut finalement le plus beau Noël de toute ma vie, et je montai dans ma chambre en serrant contre mon cœur cette photo qui représentait pour moi le bonheur et la seule amitié que j'eus durant toute mon enfance.

Et cependant, malgré l'euphorie qui m'habitait et me faisait presque pleurer, je ne gardai pas plus longtemps avec moi le cliché béni, et le cachai avec soin dans mon livre des contes des frères Grimm, là où personne, surtout pas mes parents – des contes populaires, pensez-vous ! – n'irait mettre le nez. Je ne l'ai presque jamais ressorti, et c'est quasiment tel quel que je l'ai retrouvé il y a quelque temps. Mais si je l'ai retrouvé, c'est parce que j'ai dû le chercher. C'était le seul moyen de me souvenir d'eux, d'avancer, de passer outre.

Il y a quelques années, je revenais à Paris pour garder mes petits-enfants pendant leurs vacances. Tous les jours, nous nous égayions dans les parcs et les fêtes foraines, entre les petits ânes ronchons et les manèges flamboyants. Un après-midi, comme les quatre monstres couraient vers un homme statue qui les intriguait fort, je m'assis sur un banc dans un square ombragé. Regardant le paysage autour de moi comme je le faisais si souvent dans mon enfance, je vis une grande pierre de granit rouge, une de ces stèles érigées au centre des places publiques ou dans les chapelles, et gravées de noms inconnus, que les gens appelèrent mémorial, ou plus communément, monument aux morts.

« Morts pour la France », il y est écrit en tête. Ce genre de pierres commémoratives apparurent partout

après la Première Guerre mondiale, la Grande Guerre, la Der des Ders. Celle, si terrible, dont on pensait qu'elle serait la seule, l'unique, et dont il fallait honorer comme des héros tous les disparus.

Par curiosité, je me suis levée, je me suis approchée de la stèle, et j'ai jeté un coup d'œil aux noms inscrits en lettres d'or. Il m'arrive de temps à autre de voir gravés dans la pierre des noms connus, ceux de parents d'amis, de connaissances lointaines. Mon père n'y figure pas. Il n'a pas vraiment risqué sa vie à la guerre : il était dans l'intendance. Un joli mot pour dire qu'il restait à l'arrière et gérait l'approvisionnement en matériel. Un planqué, ne se sont pas gênés de dire certains. Moi, j'avais seize ans lorsque la guerre a éclaté, et je n'ai même pas pu servir comme simple infirmière. Ma mère me l'a interdit, et m'a cloîtrée dans la maison pour m'empêcher de lui désobéir, et cela durant près de quatre ans.

Mes yeux glissent sur les noms.

Adam Georges – 1916

Béranger Loïc – 1914

Carme Jean – 1917

Coutelier Paul – 191...

Mon cœur manque un battement. J'ai dû mal lire.

Coutelier Paul – 1915

Je reste pétrifiée. Seuls mes yeux bougent. Ils continuent de descendre la colonne de noms, machinalement, inéluctablement...

Labotte Philippe – 1918

Laffeyre Benoît – 1915

Laffeyre Clément – 1915

Mon esprit s'embrume. La grisaille de mon enfance retombe lourdement sur mes épaules. Comment est-il possible qu'ils soient morts tous les trois, la même année, il y a si longtemps ? Je ne me suis jamais demandé ce qu'il leur était arrivé après cette journée d'hiver au jardin du Luxembourg. Je n'ai même pas pensé à la guerre. J'ai cru qu'ils l'avaient passée comme moi, à l'abri, dans leur maison. Et puis je n'y ai plus pensé du tout.

Comment est-il possible que la nouvelle de la perte d'êtres que l'on ne connaissait quasiment pas, dont on ne savait rien, si ce n'est le nom, que l'on a fréquentés seulement une heure dans sa longue vie... comment cette nouvelle peut-elle causer tant de ravages en nous ? Comment ces noms inscrits dans la pierre peuvent-ils faire si mal, alors que plus d'un demi-siècle après, on les avait presque oubliés ?

Quelle atroce douleur. Ma gorge brûle, mon estomac se retourne, une sueur froide perle sur mes lèvres. Et je pleure. Je pleure comme je n'avais jamais pleuré auparavant et ne pleurerai jamais plus. Parce qu'aucun

jour dans ma jeune vie ne m'a apporté autant de bonheur que celui-là. Jamais je n'ai été aussi heureuse, aussi vivante. Ce jour-là, j'ai appris le sens des mots *bonheur*, et *amitié*. Ce jour-là... oui, ce jour-là, il y a bien longtemps, bien avant les guerres, avant ma vraie vie. Ma véritable renaissance. Je n'oublierai jamais ce jour-là.

Je n'oublierai jamais ce 25 novembre 1909, quand tombèrent les premières neiges au jardin du Luxembourg.

Cette nouvelle, aujourd'hui sélectionnée par *L'Indé Panda*, est un hommage rendu à nos anciens, qui ont vécu la guerre pour nous offrir la paix ; mais aussi à tous les professeurs amoureux de leur métier. Ceux qui éveillent la curiosité, font vivre le savoir, et transmettent le goût de la connaissance. C'est d'ailleurs d'un vieux cahier de Première que ce texte a été exhumé. Dix ans plus tard, les derniers jours du Centenaire m'ont finalement décidée à le donner à lire. Il n'y avait pas – et n'y aurait peut-être plus – de meilleure occasion.

Rien à voir avec mon premier roman auto publié, à part un écho de cette passion pour l'Histoire ! Une saga de medievalfantasy mêlant batailles, complots et tournois, dans un univers flamboyant et héroïque. Pour découvrir les premières pages en lecture libre, rendez-vous ici : <https://www.bookelis.com/fantastique/32453-La-Geste-des-Braves.html>, ou sur ma page facebook <https://www.facebook.com/LaGestedesBraves/>.

Après cinq ans de famine, de malheur et de guerre, le royaume d'Enselant est plongé dans le chaos. À bout de forces, son peuple se raccroche à une ancienne prophétie qui annonce la chute du roi Sicard et le retour à la lumière. Bientôt vont s'affronter les armées du souverain et celles d'un jeune chevalier qui a pris la tête de la révolte. Brave et fier, il incarne un espoir de renouveau, dont la force emporte comme une vague l'ancienne dynastie. Mais tout juste arrivé au pouvoir, le jeune Lodève comprend que la partie n'est pas encore jouée, car à chaque nouveau pas sa couronne vacille, tandis que les envieux décomptent les jours jusqu'à sa chute. Les cinq braves qui l'entourent sauront-ils l'aider à défendre son règne et à imposer sa lignée ?

La Geste des Braves – Tome 1. La Guerre des Rois est aussi disponible sur Fnac.com, Cultura, Amazon, et sur commande dans toutes les librairies traditionnelles.



FOX MILLIVELES





MONDORAMA

Marguerite ROTHE

Tout là-bas, noire de colère, une bande de cumulo-nimbus préfigure l'imminence d'un orage. Et tandis que l'éther poisse d'humidité, le ciel couleur de plomb pèse de tout son poids sur l'herbage brûlé par le soleil. Singulièrement, palpitent dans tout ce gris les éclats d'or et d'émeraude des hautes herbes desséchées et des frondaisons frissonnantes. En cet instant, plus rien ne voltige ni ne vrombit dans les airs.

À environ deux ou trois kilomètres de distance, la silhouette d'un bâtiment se loge dans son regard. Un abri potentiel ? Il l'espère, et force l'allure, pressé de se mettre à couvert. L'espace de quelques secondes, le froissement de l'herbe joint à l'effritement des mottes de terre sous ses pas attire son attention. Des sons minuscules qui, bizarrement, le connectent à un souvenir d'Éva. Il revoit son air taquin, quand elle l'appelait « le roi d'la rando' », à cause de ses pompes Salomon ; celles-là mêmes qui foulent cette prairie aujourd'hui. *Éva...* Il ne sait pas ce qu'elle est devenue. Ni même si elle est encore de ce monde.

La lumière chute encore. En parfaite synchronie, un vent violent se lève brusquement. Puis, crachant et sifflant comme un animal dangereux, l'orage se rue sur la prairie, faisant claquer ses éclairs fourchus à travers le ciel anthracite.

Près du but, il se met à courir vers la bâtisse à petites foulées pour échapper aux trombes prêtes à dégringoler. Son sac tressaute sur son dos. Des gouttes comme des flaquas commencent à tomber au moment où il arrive.

C'est une vieille grange déglinguée. Il espère que sa foutue porte n'est pas bouclée. Par chance, elle ne l'est pas, et, à part un grincement asthmatique, le battant fatigué n'émet aucune résistance quand il le pousse. Il s'engouffre alors rapidement dans la dépendance, un demi-sourire de satisfaction aux lèvres.

Le seuil franchi, une odeur de poussière terreuse lui saute aux narines. En arrière-plan, il discerne aussi des relents de vieux foin, d'huile de moteur. Et, à l'arrière de l'arrière-plan, reconnaissable entre toutes, l'exhalaison ténue du crevé. De la mort.

Sur les murs de bois, des ouvertures masquées de plexiglas jauni – ou quelque chose du genre – éclairent chichement la place d'une lueur cafardeuse. En façade, une large ouverture d'accès au grenier laisse également pénétrer de la lumière ; pour l'heure, celle-ci tombe en une flaque grisâtre jusqu'au sol. Un caveau, songe-t-il, je suis dans un caveau. L'atmosphère est sinistre ; sauf lorsque s'allument intermittemment les flashes des éclairs au-dehors. Bon, il ne va pas se plaindre, il

est à l'abri.

Son regard explore rapidement l'espace. Des soies d'araignées, longues et duveteuses, palpitent faiblement sous la pression de l'air. Fixées un peu partout, elles pendent mollement au-dessus de sa tête et dans les encoignures.

À quelques pas devant lui repose la masse d'un tracteur. Un de ces vieux trucs d'avant, comme celui que possédait son grand-père. Un peu plus loin, il y a une remorque, peut-être de la même époque que l'antique McCormick. Trois, quatre bidons de plastique blanc, debout ou renversés, jonchent ici et là le sol de terre battue. Et, comme au repos, une échelle de meunier est appuyée à l'horizontale contre l'un des murs.

Tout au fond de la grange, une charrue couverte de fientes évoque elle aussi un temps révolu. Observant le curieux engin aux allures d'insecte géant, il se dit que d'ici deux ou trois siècles, faute de transmission des savoirs, et surtout, coupés d'une réalité disparue, ceux qui examineraient ces roues et ce soc de métal rouillé n'auraient peut-être aucune idée de ce qu'avait été l'usage de cet objet. Ainsi, ces habitants du futur seraient à l'image de certains de ces enfants du temps d'avant-hier, incroyablement persuadés que les poissons servis dans leurs assiettes à la cantine étaient naturellement parallélépipédiques.

Son inspection du lieu s'achève sur un établi. Le plateau de celui-ci est jonché d'un fatras dont il ne distingue pas le détail. D'avance, il sait qu'il ne trouvera rien d'utile là-dedans. Certitude qui ne l'empêchera pas, plus tard, d'aller vérifier ; en bas, sur l'unique étagère du meuble, est remise une cantine.

Il referme la porte sur l'orage et sa lumière grise, amoindrissant encore un peu plus l'éclairage intérieur. Cependant, il y voit toujours suffisamment pour continuer son exploration. Le grenier l'appelle, il faut qu'il aille voir ce qu'il y a là-haut. Il appuie alors son fusil contre un poteau de bois vermoulu, dépose sa machette à terre, et se défait de son volumineux sac à dos.

L'échelle remise au sol a l'air solide, mais il n'hésite pas cependant à en vérifier les barreaux un à un. Prudence. Deux ou trois mètres cinquante, ce n'est peut-être pas très haut, mais même sans se tuer, il pourrait se faire bien mal s'il tombait. Se casser une jambe ici... Penser à une pareille éventualité lui colle la chair de poule.

Des restes épars de paille. C'est ce qu'il voit en premier lorsque sa tête émerge sur le fenil. Pas de bazar

ici. L'espace est entièrement dégagé. Ou presque. Car il distingue quelque chose entre le sol et la partie basse du toit. Il finit alors de gravir l'échelle, et grimpe sur le plancher pour aller examiner ce qui semble être un tas de linge.

En fait, il s'agit d'une couverture largement mitée, uniformément grise, comme celles des paquetages de l'armée. Et maintenant qu'il est tout près, il devine ce qu'il y a dessous. Il hésite à regarder. Non qu'il ait peur, mais il répugne à troubler le repos d'un mort. La source de l'effluve perçu plus tôt se trouve donc ici. Plus fort et plus prégnant. Plus écœurant aussi.

Enfin il se décide, et soulève avec délicatesse le linceul de fortune. Et c'est bien un corps humain à l'état de squelette, qu'il découvre. Un jean et un tee-shirt en loques mollement affaissés sur les ossements l'habillent toujours. Les doigts enlacés reposent sur la cage thoracique, dont les côtes pointent désormais sous la cotonnade jaunie. Ses pieds sont nus. Les fluides corporels résultant de la décomposition du cadavre ont imprimé une auréole large et sombre sur le plancher.

Il observe attentivement les ossements et les vêtements, mais il n'arrive pas à déterminer s'il a affaire à un homme ou à une femme. Une femme, décide-t-il, à cause de sa petite taille, et une touffe de cheveux foncés, ni courts, ni longs, encore bizarrement accrochée au crâne. Mais ça ne veut rien dire, songe-t-il.

Assis à même le sol, cerné par l'éclairage atone et le grondement de l'orage en fond sonore, il s'interroge sur ce que purent être les derniers jours de cette inconnue. Les causes de sa mort. Il pense au virus, mais la raison pouvait être tout autre. Il se dit aussi qu'au dernier instant, elle ne devait pas être seule. Une évidence. Sinon, comment expliquer l'échelle appuyée contre la paroi en bas ? Il voit dans ce geste la condamnation symbolique de ce tombeau de poussière et de bois. Une action précédée par l'arrangement des mains en une ultime prière sur la poitrine de la défunte, avant de l'abandonner, ici, dissimulée sous une couverture. Une cérémonie d'adieu guidée par le respect, la bienveillance, et qui sait, peut-être aussi par l'amour. Soudain, à travers le temps et l'espace, Jeanne le rejoint. Jeanne... Alors il secoue la tête, comme pour chasser le souvenir du visage aimé à jamais perdu. Il laissera les morts l'approcher lorsque le temps de la reconstruction sera venu. Si celui-ci arrive jamais...

Il a l'impression que le tapotement sourd de la pluie sur le toit est moins fort. Tant mieux.

Bien entendu, il ne trouve rien d'intéressant sur le plateau de l'établi, par exemple, de la graisse pour son

fusil ; ça aurait été une bonne chose. Tant pis.

Arrive le tour d'inspection de la cantine. L'extrayant d'en-dessous de l'établi, elle est si légère qu'il la pense vide. La rouille bloque quelques secondes le couvercle, puis lâche prise. Comme de juste, la caisse est vide. Enfin, c'est une manière de parler, parce qu'un magazine solitaire gît au fond. Une relique de papier, toujours en bon état, préservée du grignotage des souris et de l'humidité par le matériau de la malle. Un simple constat qui le ramène illico à son enfance, lorsqu'il entendait sa mère expliquer qu'elle plaçait ses réserves alimentaires dans des boîtes de fer pour les protéger des bestioles.

C'est un *Télérama*. Un magazine de programmes TV, et d'informations culturelles. Avec d'autres, il faisait partie des hebdomadaires que les documentalistes laissaient traîner à dessein sur la table basse du salon de lecture du CDI, au collège. Il y avait une éternité de cela. Si son souvenir était correct, il n'en avait jamais ouvert un seul.

Le magazine coincé sous un bras, il déménage la cantine sous l'une des fenêtres pour s'en faire un siège de fortune. Il va lire, en attendant que cesse l'orage. Enfin, quand il pense « lire », il se dit que c'est un bien grand mot. Non, il va simplement feuilleter les pages et regarder les images. Comme on faisait avant, lorsqu'il fallait patienter dans la salle d'attente du docteur. Sauf qu'aujourd'hui, il n'y a plus rien à attendre, tout comme l'on pourrait mourir pour pas grand-chose.

Le numéro date du mois de juin 2000. Ah, « l'an 2000 » ! À cette époque, tout le monde ou presque parlait de fin du monde, de prophéties, d'Apocalypse. Une date qui avait eu un puissant impact sur l'imaginaire des gens. S'ils avaient su... Parce que la Grande Catastrophe avait bel et bien eu lieu, mais avec un peu plus de deux décennies de décalage ; et comme pour combler le retard, le fléau avait été dantesque.

Le magazine ouvert sur les genoux, il le feuillette. Lentement. La médiocrité de l'éclairage lui fait survoler les articles. C'est sans importance. Pour en parler avec qui ? Ou pour apprendre quoi ? Pour transmettre quels savoirs, et à qui ? Pour témoigner que le saccage des humains, programmé depuis la nuit des temps, avait bien eu lieu ? Quelle blague !

Il grappille ici et là des bribes de phrases, tourne les pages. La pluie continue de tambouriner sur le plexiglas. C'est à peine s'il l'entend.

L'envahissement de pubs le frappe : Glenfiddich, Waterman, Jaguar, Dior, Smirnoff, etc. Un panorama insensé de la consommation au XXe siècle figure sur

presque toutes les pages. Et c'était comme ça dans tous les magazines. Et les magazines étaient légion. Il s'en souvient bien. Il y en avait pour tout le monde, et Dieu sait si le monde est grand. Mais pas extensible. Vérité bien comprise, mais qui n'avait cependant pas entravé le saccage de la nature.

Toujours en petite vitesse, il arrive au dossier annoncé en gros titre rouge tomate sur la couverture : *VIOLENCE À L'ÉCOLE – PAROLES D'ADOS*. Tout un programme.

À cette époque, le monde était en train de se casser la gueule, mais son orgueil chronique associé à son avidité inextinguible le faisait borgne. Mais pas aveugle. Car confusément, sentant le dérapage arriver, il passait un temps infini à blablater ; à la radio, à la télé, sur l'Internet, et les réseaux sociaux. Toute cette logorrhée insensée, pour tâcher d'appréhender clairement ce qui lui crevait les yeux. Pour tenter de comprendre ce que de toute façon il ne voulait pas comprendre. Car jamais il n'aurait regardé en face le vide de son existence, pourtant pleine à craquer de « choses » et de « trucs » parfaitement inutiles. Il aurait bien pu faire tous les dossiers qu'il voulait, cela n'aurait servi à rien ; à moins qu'il eût admis en préambule que laxisme et rigueur seraient à jamais rigoureusement incompatibles.

Le contenu de ce journal l'intéresse encore moins qu'hier. Il aimerait que l'orage finisse, comme ça, il pourrait faire encore un bout de chemin, parce qu'il est encore tôt.

Machinalement, il continue de tourner les pages. Ses yeux capturent des mots, de courtes phrases. Ce sont des critiques sur l'art, la musique, les bouquins. Aucune ne le convainc. Tristement, presque tout ce qu'il lit et regarde lui apparaît comme à bout de souffle, sans envergure, sans hauteur, et pire, d'une nullité affligeante pour certaines de ces œuvres. « Mais tellement dans le *mouv'* ! », claironne une petite voix dans sa tête.

Sur l'une des pages, imprimée en grand, une phrase assène :

« Surfez jusqu'à plus soif... »

Et pour illustrer le slogan, est reproduit à pleine page le cliché d'un empilement précaire de tasses à café en porcelaine blanche de bistrot, exagérément salies de coulures de café. Une composition censée donner l'idée du mouvement, de l'excitation, et de l'ambiance, qui règnent obligatoirement dans les salles de *brainstorming* ; traduction visuelle destinée aux gens ordinaires, afin de leur faire accroire qu'eux aussi auront le bonheur de faire partie du club **World Online** ; seulement s'ils sont prêts à déboursier 90

francs mensuellement pour leur adhésion. Bien sûr.

La page suivante évoque tout autre chose. Il a l'impression de s'être trompé de porte et d'avoir pénétré dans une pièce qu'il n'avait pas envie de visiter.

Ses yeux sont immenses. On ne voit qu'eux. D'une fixité effrayante, le regard est comme rentré en lui-même. Déjà rendu sur l'autre rive. C'est un enfant. Un tout petit enfant. Quel âge ? Quel sexe ? C'est impossible à exprimer ou même à évaluer, tant son corps et son visage sont décharnés. Cet enfant se meurt. Le cliché a été traité en mode sépia. Pour lui donner de l'intensité, peut-être. Ou parce que la sépia parle davantage aux vieux qu'aux jeunes, qui eux, n'ont pas ou peu d'argent. Pas pour ce genre de dépense, en tout cas. Car en bas de page, dans un cadre à pointillés, l'on s'adresse gravement au lecteur :

« 120 francs pour la vie d'un enfant »

Comment ne pas régler dans l'instant l'écot sollicité ? Le piège est infaillible. Pourquoi cette misère-là plutôt qu'une autre ? En vertu de quoi le pauvre type roulé en boule sur sa plaque de carton, au cœur d'une nuit glaciale occidentale, serait-il moins misérable ? Au matin, n'en serait-il pas moins mort ? Hélas, du Glenfiddich à la famine, tout s'achète et tout se vend. Tout se met en scène sans pudeur, sans considération ni respect. À quel moment les hommes ont-ils perdu leur humanité ? L'argent, le fric, le pognon, le blé, la monnaie, le flouze... Incapables de s'arrêter, parce que la poursuite du désir est sans fin ; alors, tous ces damnés ont couru, couru, couru, sans jamais regarder en arrière ni se préoccuper des dégâts causés par leur course folle. Sans se rendre compte, pendant tout ce temps, qu'ils cavalaient au bord d'un précipice.

À cette heure, l'enfant est retourné au *Grand Tout* depuis longtemps. Quant à l'Afrique, elle a continué de mourir de faim jusqu'à la fin, pendant que de l'autre côté de la planète, l'obésité faisait des ravages. Le terminus a été le même pour tous. Et, aujourd'hui, il n'y a plus rien à partager parce que tout est disponible.

Après l'affamé, l'affameur. Car Monsanto occupe la page suivante. « Bouche affamée d'or, se fout de décence », telle aurait pu être la devise de ce magazine, songe-t-il.

Monsanto, devenu Bayer par la suite. Il se souvient bien de cela. Comment l'oublier, celui-là ? Ce grand empoisonneur. Celui qui clamait sur tous les continents que ses OGM avaient été créés pour éradiquer la faim dans le monde, pour endiguer la pauvreté, et plein d'autres conneries encore. Ce que les peuples crurent, parce qu'ils étaient naïfs et qu'il était facile de les

duper. Comme le petit Africain, eux aussi sont morts. Sûrement. Tant mieux. *No pity for the bastards.*

Y aura-t-il encore quelque chant d'amour dédié à la beauté et aux mystères de ce monde ? Sans doute l'humain était-il trop fragile pour s'épanouir en ces territoires. Parce que trop incomplet. Pas assez humble. À moins qu'ici-bas, l'humanité n'ait jamais eu de salut ? Il n'en sait rien. Ce qu'il sait ou croit savoir, c'est qu'il n'y a rien à regretter ou à espérer. Parce que les choses sont ainsi. Elles *sont*. Tout simplement. L'astre bleu inspire, puis expire. Dans l'intervalle, il y a des dinosaures, puis il n'y en a plus. Il y a des hommes, puis il n'y en a plus... Jusqu'au jour où l'astre lui-même, épuisé, finira par suffoquer pour s'éteindre à son tour, et redevenir après un cycle inconcevablement long, la molécule qu'il n'a jamais cessé d'être au sein de l'Univers-Dieu.

Il en a marre, et referme le *Télérama*. Voilà tout ce qu'il reste de la civilisation qui l'a vu naître et dans laquelle il a grandi : un ridicule « Mondorama ». Une représentation carnavalesque au cours de laquelle, en une folle sarabande, la vanité n'a jamais lâché la main de la bêtise. Un monde où la tristesse de vivre portait le masque de la joie.

Tout à ses pensées, il n'a pas entendu cesser le clapotement de la pluie sur le toit. L'avantage, avec les orages d'été, c'est qu'ils ne durent pas.

La grange derrière lui, il marche droit devant. À l'autre bout de la vaste prairie, il distingue un groupe de bâtiments de couleur claire. Et aussi un ou deux silos, à ce qu'on dirait. Longue et bosselée, son ombre le suit, collée à ses semelles. Il doit être environ dix-sept heures. Détrempées, les herbes jaunies ne chuintent plus sous ses pieds. Comme nettoyé, le ciel rutil. Des bouts de nuages effilochés glissent avec lenteur sur le bleu céleste. Ressortis de leurs planques, les oiseaux et les insectes vrombissent et pépient de nouveau à qui mieux mieux. Et l'air est tout propre, lui aussi, comme rincé par la pluie. Pas d'avions non plus. Ça fait des mois et des mois qu'il n'en a plus vu ni entendu. Pas un seul. Plus de ciel balaféré de traînées chimiques non plus. Au moins, c'est toujours ça.

Le squelette de la grange vient le visiter. Puis d'autres, encore et encore. Tous ces morts. Toute cette quantité invraisemblable de morts. Ses parents, toute sa famille, ses amis ; puis les ultimes compagnons de ces derniers mois ; Marie, l'Intrépide, Justin, le Copain, Jeanne, La Femme des femmes, le « Club des Cinq », et les quatre randonneurs italiens, tous morts ou mystérieusement disparus sans laisser de traces. Soufflés de la surface

de la Terre aussi facilement que le vent emporte les akènes plumeux des pissenlits.

Et les autres ? Les survivants comme lui ?

Où sont-ils ?

Depuis qu'il est redescendu de la vallée de la Vésubie pour rejoindre l'océan, il a volontairement contourné les grandes agglomérations, voulant s'éviter à tout prix la vision d'horreur des pyramides de squelettes noircis, mêlés aux corps momifiés par une lente calcination ; et plus que tout : échapper à l'odeur ignoble de ces charniers, qui persiste à empuantir l'air à des kilomètres à la ronde. Comme si la vie avait un dernier message à faire passer, avant de se diluer à jamais dans l'éther. Malgré ces pauvres précautions, il a tout de même vu beaucoup de morts. Tant et tant, qu'il serait bien incapable d'en évaluer le nombre, même approximatif. Il a mis aussi le maximum de distance entre lui et les centrales nucléaires. Au cas où. Et il a aperçu toutes sortes d'animaux, sauvages et domestiques. Mais depuis son départ, il n'a vu aucun signe de vie humaine. Pas le plus petit filet de fumée signalant un feu de camp ou une cheminée, pas de bruit ni de traces d'activité. Rien. Chaque jour qui passe, il espère la rencontre d'une âme. Il se dit qu'il y aura sûrement des réfugiés sur les rivages de l'océan... Gonflée d'espoir, l'idée le requinque, et raffermi son pas. C'est vrai, quoi, tous ces gens sont forcément quelque part !

Le cheminement de ses pensées le ramène à ces tas de cendre, très fine, grainée de minuscules bouts d'os, qui voltige au moindre courant d'air. Si d'aventure un œil venait à s'attarder sur ces petits monticules déjà érodés par le temps, il pourrait y déceler – sans erreur possible – les restes de corps humains calcinés, enfants compris.

La plupart du temps, ceux qu'il découvre sont au sol. Tombés là où la combustion les avait surpris. Tous lâchement exécutés à l'aide d'un procédé qu'il n'avait jamais pensé réalisable – du moins, pas dans ce temps présent –, mais dont le résultat factuel lui avait depuis prouvé le contraire. Au terme de sa journée de marche, quand il pénètre dans une maison pour s'abriter et trouver peut-être de quoi manger, il est rare qu'il n'y en ait pas au moins un dans l'une des pièces ; amas pathétiquement significatif sur un dallage sali. Quant à ceux tombés à l'extérieur, de toute évidence, le temps et les éléments avaient fait leur grand œuvre de dilution, les renvoyant ainsi à leur demeure originelle.

Et si lui, Roch, était le dernier homme ? Pour de bon.

Il marche ferme, le regard braqué sur l'horizon ; cette ligne imprécise, qui symbolise un futur qui n'attend que lui. Peut-être.

Est-il réellement possible qu'il soit le dernier habitant de ce monde blessé à mort ? Il secoue vivement la tête. Non. Il n'y a que dans les romans qu'une telle aberration est possible.

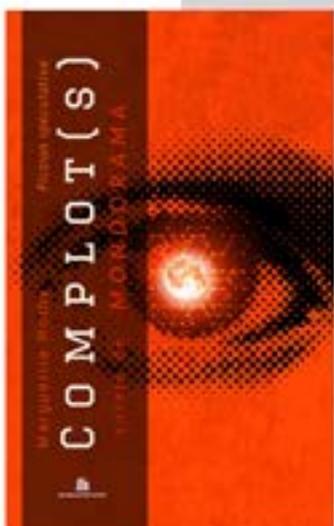
À voir... Objecte une petite voix suspicieuse en son for intérieur.

Alors que j'étais en plein travail de réécriture, cette nouvelle est sortie de mon imaginaire comme un diable à ressort. Puissant écho de mon roman *Complot(s)* – en cours de révision, j'espère le publier courant 2019 –, j'ai bien essayé de mettre cette idée de côté, mais il n'y a rien eu à faire. La bougresse ne s'est pas laissée faire. Les notes n'ont point suffi, il a fallu que je la transcrive sans délai.

Depuis, j'ai décidé de publier *Mondorama* à la suite de *Complot(s)*, s'agrégeant parfaitement au roman, cette nouvelle y aura toute sa place.

Pour la petite histoire, le cœur de cette nouvelle était à l'origine un bout de texte remisé depuis des lustres dans le fin fond de mon ordinateur. Cette ébauche était ce que Stephen King appelle « une tasse sans son anse... » ; je n'en suis pas certaine, mais je crois avoir lu cela dans l'une de ses introductions, dans son recueil de nouvelles : *Le Bazar des mauvais rêves*. L'image me plaît, et je la trouve extrêmement parlante pour illustrer le processus. Cette anse, donc, qui a surgi comme un éclair dans mon imaginaire était en relation directe avec mon roman, et plus précisément avec le personnage qui ouvre le deuxième chapitre.

Dans cette nouvelle, comme dans le roman, la fin reste ouverte. Aux lecteurs d'imaginer ce qui leur correspondra le mieux. Quant à moi, c'est aussi une façon de laisser la porte entrebâillée, au cas où il me viendrait l'idée d'écrire une suite. Enfin, comme une pareille inspiration n'arrive jamais seule, le titre de cette nouvelle m'a été livré avec la trame du texte. J'aime, quand l'écriture me fait ce genre de cadeau...



Merci à toutes et tous de votre lecture, c'est le plus beau présent que puisse espérer un auteur. Chaleureuses salutations à tous, Indés-Pandatistes en tête !

À environ deux ou trois kilomètres de distance, la silhouette d'un bâtiment se loge dans son regard. Un abri potentiel ? Il l'espère, et force l'allure, pressé de se mettre à couvert. L'espace de quelques secondes, le froissement de l'herbe joint à l'effritement des mottes de terre sous ses pas attire son attention. Des sons minuscules qui, bizarrement, le connectent à un souvenir d'Éva. Il revoit son air taquin, quand elle l'appelait « le roi d'la rando' », à cause de ses pompes Salomon ; celles-là mêmes qui foulent cette prairie aujourd'hui. Éva... Il ne sait pas ce qu'elle est devenue. Ni même si elle est encore de ce monde.

«Mondorama» est une nouvelle écrite dans le genre post-apocalyptique.

<https://urlz.fr/8D3P>

Marguerite ROTHE





LE PASSAGER

Les yeux rivés sur la vieille horloge baroque dans la vitrine, je restais là un long moment, égrenant une à une les minutes au rythme des aiguilles élégantes. J'attendais là, à cet endroit précis, comme chaque année à cette date anniversaire. Notre anniversaire. Celui de notre rencontre devant cette boutique au charme désuet, loin du faste et de l'opulence de la Grande Catherine, là où les touristes ne s'aventurent jamais.

Les ruelles et arrière-cours de Saint-Pétersbourg offraient le contraste piquant que tu recherchais et tu m'as trouvé, moi. Ici, sous ce même abri de fortune un peu vieillot retenant à grand-peine la pluie glaciale. Comme cette fois-là, l'humidité remontait à travers mes chaussures trop légères pour la saison hivernale.

À cette époque, je n'en possédais qu'une paire. L'une des semelles était percée et j'avais collé une pièce de 10 roubles à l'intérieur afin d'épargner mes chaussettes usées. Tu avais trouvé mon coffre-fort original tandis que mon regard, lui, se perdait sur ton visage rayonnant. Une lueur avait illuminé tes iris orageux et ton sourire avait fait fondre mon cœur et réchauffé mon corps tremblant et affamé.

Tu avais raison, cette monnaie, je la gardais en prévision d'un coup dur ; du pain et peut-être un peu de lait pour Yuri, le chat doué pour sprinter dans le trou à rat qui me servait d'abri. Il avait hérité son nom de l'athlète, célèbre en son temps. Hélas, c'étaient les rongeurs qui cavalaient derrière lui.

Et comme lui, j'étais un vagabond, et ce jour-là, tu as fait de moi un prince.

Tu n'as prêté aucune attention à mes frusques tachées, oublié mon rasage négligé, passé outre mon odeur de chien mouillé. Nous avons longuement discuté, ou plutôt, toi tu parlais, et moi, j'étais suspendu à tes lèvres, écoutant ta voix grave et envoûtante, sans me lasser.

Tu voulais visiter la ville. Lorsque tu m'as proposé de prendre le vieux tramway par lequel tu étais arrivé, je n'ai pas hésité une seconde. J'ai enlevé ma chaussure et récupéré mon seul bien pour payer mon billet. Tu as bien compris que j'étais fauché, mais tu n'as rien dit ; tu as préservé ma dignité d'homme.

Blottis l'un contre l'autre, on a profité de notre chaleur réciproque et, bercés par le glissement et quelques cahots, on s'est laissé porter par ce moment étrangement intime. Nos doigts gelés se sont cherchés, puis effleurés, et enfin, se sont enlacés.

Seuls au monde, à l'abri des vitres embuées, tu as pris mon visage entre tes mains et tes yeux se sont focalisés sur ma bouche. Le désir flambait dans tes prunelles, j'ai fondu un peu plus devant cet appel qui me bouleversait. Comme guidé par un fil invisible,

mes lèvres ont échoué sur les tiennes pour s'unir dans un ballet sensuel, rythmé par nos soupirs et nos souffles haletants. J'étais transporté.

Je me souviens encore de ma pensée à cet instant :

« Après un tel baiser, je peux mourir en paix... »

Je le pensais vraiment, je n'avais plus rien à perdre, pas même cette pièce de monnaie dont je ne regrettais pas le premier kopeyek.

Par la suite, notre périple dans les ruelles de la ville nous a amenés à courir d'un abri à un autre en riant aux éclats, ruisselant d'eau gelée, mais on s'en moquait. Les moindres alcôves ou recoins étaient un prétexte pour s'enlacer.

Notre cavalcade s'est terminée dans un bâtiment à l'architecture classique. Je m'apprêtais à te demander où nous étions, mais ton doigt a scellé ma bouche. Alors, tu as pris ma main et m'as entraîné dans cette chambre louée pour une quinzaine. Un à un, nous avons semé nos vêtements détrempés jusqu'à la salle de bains. Là, tes gestes doux ont pris soin de mon corps. Ils m'ont réchauffé, ils m'ont vénéré et m'ont lavé de toutes les crasses, au propre comme au figuré.

En sortant, j'étais un homme neuf. À aucun moment, tu n'as cherché à profiter de ma vulnérabilité et si je n'avais pas fait le premier pas, nous serions encore là à nous dévisager. Je n'ai pas su résister à tous ces mots que tes prunelles me promettaient. Tu m'as fait l'amour des heures durant avec une douceur et un respect qui resteront ancrés en moi, à jamais.

À partir de là, on ne s'est plus jamais quittés. Notre histoire a perduré plus de trente ans, trente années de bonheur parfait.

Puis un jour, sans crier gare, tu es parti, me laissant seul avec mon chagrin. Tu avais assuré mon avenir, juste au cas où tu disparaîtrais le premier. Tu m'as épargné jusqu'au bout en taisant cette horrible maladie qui t'a arraché à moi, et en dépit de tout cet argent, je n'ai jamais été si pauvre. Je n'ai plus rien pour réchauffer mon vieux cœur fatigué.

Cela fait bientôt cinq ans que tu es parti, et comme chaque année, je reviens là, pour notre anniversaire.

J'ai souvent l'impression que tu vas descendre de ce tramway et tes pas t'amèneront à moi, devant cette vitrine au charme désuet et qui, malgré les années, n'a pas changé.

Toujours la même horloge au style suranné qui égrène le temps. Tic... Tac...

J'entends presque le son régulier. Tic... Tac... Babom... Babom... Babom. Serait-ce plutôt mon cœur ?

Derrière la vitre, un mouvement du vieil horloger avec ses lunettes cerclées de métal attire mon attention. Un semblant de sourire se dessine sur son visage raviné

par les ans.

Pourquoi ai-je l'impression que depuis tout ce temps, il n'a pas pris une ride de plus alors que mon reflet me renvoie ces cinq années de chagrin à la figure ? C'est injuste !

Babom... Babom... Babom... Que me veut-il ?

Il me fait signe et désigne du doigt le cadran de l'horloge. Babom... Bab...

Ma poitrine se serre. Serait-ce mon heure ?

Comme s'il m'avait entendu, le vieil homme acquiesce d'un mouvement de tête et les aiguilles ralentissent. Babom...

Ma main se fige, puis le bruit cesse. Je n'ai pas peur.

Je suis heureux, je vais rejoindre, enfin, mon seul et unique grand amour.

Qui suis-je ?

Avant d'être auteure, je suis correctrice. En 1991, j'ai commencé sur un forum d'entraide pour jeunes auteurs en herbe qui n'existe plus, hélas... Pendant près de 8 ans, j'y ai fait mes premiers pas dans la correction, tout d'abord, puis dans la mise en page, typographie, conseils d'écriture, syntaxe etc. bref, tous les aspects de l'édition. Par la suite, j'ai publié mes premiers textes.

Je collabore avec de nombreux auteurs dont je suis certains depuis leurs débuts, plus particulièrement dans l'univers du M/M (homo-romance). À partir de 2013, je me suis consacrée exclusivement aux écrits LGBT, avec 10 romans à mon actif en autoédition.

Pourquoi le M/M, me direz-vous ? Les raisons sont nombreuses et trop longues à expliquer mais disons que c'est un univers qui touche de près un membre de ma famille et je suis une fervente militante de la cause homosexuelle depuis de nombreuses années parce qu'à mes yeux, l'amour n'a pas de barrière.

Un résumé de mon livre :

Un corps méconnaissable a été retrouvé dans une zone industrielle de Pittsburgh. Tout porte à croire qu'il s'agit d'un jeune homosexuel recherché depuis presque un mois par la MPU, l'unité des personnes disparues.

Le lieutenant de la criminelle, Chance Svarowski est chargé de l'enquête et devra collaborer malgré lui avec l'inspecteur José Valdez dont l'apparente froideur provoquera le besoin irrésistible de le décoincer avant la fin de l'enquête.

L'attraction magnétique des deux hommes dissipera vite les apriorismes. Pour Chance, c'est l'occasion de déployer tous ses talents sur l'art de convaincre un homme bien trop guindé, à vivre pleinement sa sexualité.

Quant à José, sa vie prend un tournant qu'il n'aurait même pas imaginé dans ses

rêves les plus fous, et lorsque son manque d'assurance s'en mêle, toute son existence et ses certitudes sont bousculées. Il va devoir se remettre en question et faire des choix.

Quant à José, sa vie prend un tournant qu'il n'aurait même pas imaginé dans ses rêves les plus fous, et lorsque son manque d'assurance s'en mêle, toute son existence et ses certitudes sont bousculées. Il va devoir se remettre en question et faire des choix.

La frustration sera d'autant plus grande que l'enquête prend une tournure décevante et les obligera à emprunter une voie différente pour parvenir à leur fin.

(97 664 mots – Version papier – 358 pages)

Les liens d'achats : [Kobo](#) ; [Amazon](#) ; [Google Play](#) ; [iTunes](#)

Mon Site officiel : <http://venusiaangelite.wixsite.com/venusia>



Venusia A. A.





« Disponible dès demain, la nouvelle mise à jour vous permettra enfin de vous créer un compagnon à votre image... »

Burt eut un rictus en passant devant le pub-écran qui diffusait la dernière réclame pour la société BotLife. Un peu plus loin, un autre pub-écran tentait vainement de faire concurrence avec un spot de la société RealTech, mais en vain. Bien plus chers, certes, les droïdes de compagnie BotLife étaient tout de même en avance d'au moins deux générations et de bien meilleure qualité. Peau ou poils synthétiques plus vrais que nature, grande variété de formes et d'apparences, et des moteurs robustes. De plus, l'arrivée de cette nouvelle mise à jour payante allait tout changer.

//Puis-je vous demander si je vais bénéficier de cette option, Maître ?//

Burt eut un petit sourire en coin sous sa moustache grisonnante.

– Tu verras, John, tu auras encore mieux que ça, ne put-il s'empêcher de marmonner.

//Maître, protesta l'androïde, je me dois de vous rappeler qu'un droïde n'a pas le droit de porter un prénom humain. Cela est inscrit dans le paragraphe 4 de la Nouvelle Constitution... //

– Je sais ! le coupa Burt, énervé. Encore un coup de ces enfoirés de...

Il se retint juste à temps. Autour de lui, son petit éclat de voix avait attiré quelques regards. Mais dans le fond, un vieil homme qui crie sur son droïde de compagnie n'avait rien d'exceptionnel. Certains en achetaient même uniquement pour ça. Pour la peine, il asséna une claque franche à l'arrière du crâne de la machine, qui ne protesta bien sûr pas.

– Allez, ta gueule et avance.

Un droïde doit obéissance à son propriétaire.

Parmi les innombrables règles qui régissaient l'existence de ces choses, c'était bien celle-là qu'il préférerait.

Ils reprirent leur route, au milieu des rues encombrées de monde, harcelés tous les cinq mètres par une publicité vidéo vantant toutes sortes de technologies aptes à améliorer son quotidien. Nouveaux filtres d'air, panneaux solaires plus performants, climatiseurs sans rejets polluants, nanodroïdes à avaler pour connaître son bilan de santé... Tout cela évidemment formellement encadré par le nouveau ministère de l'Environnement et ses lois de plus en plus strictes. Chaque année depuis son entrée en fonction, le ministre Hussein Siram parvenait à faire interdire à la vente une liste de technologies jugées trop polluantes. Alors, les compagnies se hâtaient de sortir leurs produits aussi rapidement que possible, afin de les vendre tout

aussi vite. La crainte principale étant qu'on en vienne à interdire les droïdes de compagnie.

Beaucoup de personnes en étaient accompagnées, qu'ils aient une apparence humaine, animale ou une simple forme utilitaire. Heureusement, la loi restreignait leur possession à un par foyer, car sinon, les rues déjà trop peuplées seraient impraticables. Plusieurs fois, Burt fit de gros écarts afin d'éviter de frôler certaines personnes, voire poussa John devant lui pour qu'il lui serve de bouclier.

« Bientôt, tout cela changera », songea-t-il. Crowe le leur promettait.

Cette nouvelle mise à jour était ce qu'ils avaient attendu durant des années. Il retrouva sa bonne humeur et fit quelques courses, que John porta, bien entendu. L'avantage – et même l'argument de vente principale – de ces droïdes, depuis l'interdiction des voitures personnelles, était leur utilité pour transporter les courses de la vie quotidienne. De bons petits larbins, en somme. Au moment de monter dans la rame de l'air'tram, pleine, comme tous les jours, Burt scruta les personnes qui y étaient installées. Avec une grimace de dégoût intérieure, il renonça à monter et opta pour attendre le suivant.

//Cette rame comportait huit places libres, l'informa John.//

– M'en fiche, répondit Burt en se contenant avec peine tandis que l'arrêt se remplissait de nouveau.

La rame suivante était tout aussi pleine, mais il ne pouvait non plus se résoudre à attendre toute la journée à regarder défiler les transports. Il se faufila jusqu'à une place vers le milieu, tandis que John rejoignait l'aire réservée aux droïdes. Il s'aimanta sur un support, les bras chargés des courses du jour, juste à côté d'un modèle humanoïde féminin M9, qu'il croisait régulièrement sur cette ligne. Contrairement à lui, qui avait des traits caucasiens générés aléatoirement, elle avait un visage métissé, une peau mate et des cheveux noirs légèrement crépus qui imitaient des vrais à la perfection. Elle avait été habillée de façon plutôt chic, bien que son rôle actuel consiste également à porter les paquets de son ou sa propriétaire. Leurs caméras oculaires se croisèrent rapidement, sans que cela ne leur provoque autre chose qu'une vague indifférence. Les droïdes n'étaient pas programmés pour avoir des interactions entre eux, sauf à la demande de leurs propriétaires.

Une fois rentrés dans leur tour d'habitation, Burt envoya John effectuer ses corvées – la maintenance du panneau solaire qui bouchait la vue de deux des fenêtres de l'appartement, remplacer les filtres de l'assainisseur d'air et vérifier la qualité de l'eau du jour – tandis que lui restait affalé dans le salon à

scruter son smartphone, fébrile, en buvant bière sur bière. Lorsque Maggie rentra à son tour, elle ordonna à John de préparer le repas, avant de rejoindre son mari. Elle s'assit en silence, hésitant à prendre la parole. Du haut de sa soixantaine, Maggie semblait être la personnification même de la fatigue et du renoncement. Elle posa une fois encore ses petits yeux tristes sur son mari, tout en chiffonnant nerveusement son chemisier.

– Je ne pense pas que ça soit une bonne idée, Burt, se décida-t-elle enfin à dire.

Il l'ignora superbement, les yeux toujours rivés sur son téléphone, sa canette de SupremBeer à moitié vide en main. Encore une fois, elle hésita. Mais ce qu'il s'apprêtait à faire, en plus d'être dangereux pour leur droïde, était illégal. Et si elle ne faisait rien, elle s'en rendrait complice.

– Écoute, Burt, c'est dangereux de faire ça à T6, ça risque de l'abîmer, et si on se fait prendre on risque la prison...

Burt resta un instant silencieux, regardant encore et encore la photo de leur fils qu'il avait mis en fond d'écran de son appareil. Le gamin, un petit blondinet, souriait de toutes ses dents, ou presque. Deux incisives manquaient à l'appel, lui donnant un petit air malicieux.

– Il s'appelle John, bougonna Burt.

Maggie grimacha.

– On n'a pas le droit de l'appeler comme ça, et tu le sais.

– Je l'appelle comme je veux ! s'emporta-t-il brusquement. Quant à toi, mêle-toi de ce qui te regarde ! C'est avec mon fric qu'on l'a payé !

Elle baissa la tête. Avant même de commencer la conversation, elle avait su qu'elle se terminerait ainsi. Mais cette fois, elle savait qu'elle devrait insister. Peut-être même qu'elle ferait mieux de le dénoncer...

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il se leva, s'approcha d'elle et l'empoigna par le col de son chemisier.

– Écoute-moi bien, espèce de vieille dinde, si jamais je te choppe à dire quoi que ce soit...

Les pas de John résonnèrent dans le vestibule et il la lâcha aussitôt. Elle en fut presque déçue, car si le droïde l'avait surpris, il aurait donné l'alerte pour violence conjugale.

//Le repas est prêt, Maîtresse//, annonça-t-il de sa voix un brin monocorde.

– Appelle-moi madame, le corrigea-t-elle d'une voix lasse. Ou Maggie.

Tout ceci la fatiguait tellement...

//Maître Burt insiste//, se justifia la machine.

Mais avant qu'elle ne puisse répondre quoi que ce

soit, le téléphone de Burt sonna. Ce dernier sursauta avant de s'empresser de décrocher.

– C'est bon ? demanda-t-il, fébrile.

La réponse qu'il reçut parut le satisfaire et quand il raccrocha, toute forme d'animosité avait disparu de son visage pour laisser place à une joie farouche. Enfin, tout était prêt.

– Burt..., tenta-t-elle une dernière fois.

Mais le regard qu'il lui lança la dissuada de continuer. Sans un mot, il ramassa quelques affaires et se dirigea vers la sortie.

– Allez, viens, John, on va faire un tour.

//Maître, je me dois de vous rappeler qu'un droïde n'a pas le droit de porter un prénom humain. Cela est inscrit dans le paragraphe 4 de la N...//

– Ta gueule.

Le droïde ne termina pas sa phrase et emboîta le pas de son maître.

//Vous ne souhaitez pas dîner, Maître ?// s'enquit la machine tandis qu'ils passaient devant la minuscule cuisine où le droïde avait dressé la table pour deux.

– Pas faim. Allez, on y va.

Docilement, John le suivit, sous le regard à la fois réprobateur et plein d'appréhension de Maggie. Ils allaient payer tout cela très cher, elle le sentait.

Burt et John prirent les transports pour aller vers le vieux centre-ville. Ils changèrent quatre fois de tram et prirent même une fois un taxi automatisé. D'ordinaire, Burt effectuait ce trajet seul, deux fois par mois, les droïdes n'étant pas autorisés aux réunions. Mais à partir de demain, tout serait différent. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du lieu de rendez-vous, son excitation augmentait. Il eut tout de même un petit sursaut d'adrénaline lorsqu'il croisa deux officiers de la brigade des bots chargés de vérifier et réguler la bonne utilisation des machines. Mais ils ne s'intéressèrent pas à lui, préférant contrôler un groupe d'une demi-douzaine d'adolescents dont trois d'entre eux possédaient des droïdes-chiens.

Il eut un reniflement méprisant et poussa John devant lui afin d'accélérer le pas.

//Où allons-nous, Maître ?// demanda ce dernier.

– Ça te regarde pas.

La machine n'insista pas. Elle était programmée pour avoir une obéissance totale, et c'est bien ce qui avait poussé les constructeurs à créer cette mise à jour les dotant d'un module de personnalité évolutive. Ils seraient toujours obéissants, certes, mais ils développeraient également des capacités à analyser les goûts de leurs propriétaires, afin de s'y adapter via une simulation de curiosité. La publicité qui remportait le plus de succès d'audience était celle qui montrait comment un droïde-nounou se passionnait

pour le baseball afin de coller aux passions de son petit maître.

Enfin, au bout de plus d'une heure et demie de trajet, ils arrivèrent devant un bar à l'ancienne, qui semblait aussi vieux et délabré que cette partie de la ville. Burt entra l'air de rien et zigzagua entre les tables vides, tandis que quelques habitués poussaient des jurons devant les résultats des derniers combats de robots. D'ordinaire, la présence de John lui aurait attiré des regards désapprobateurs, mais aujourd'hui, c'était différent.

— Alors, Burt, comment va ta femme ? demanda le barman, avachi derrière le comptoir tandis que son droïde se chargeait de remplir les verres de ses rares clients.

— Elle est toujours aussi radieuse, répondit-il en cachant mal son excitation. Un vrai rayon de soleil.

— Comme on te l'envie...

Une fois les phrases codes échangées, le barman vérifia rapidement sur ses écrans de surveillance qu'aucun flic ni curieux ne traînaient dans le coin et actionna l'ouverture d'une porte de service d'ordinaire verrouillée.

— T'es sûr, Burt ? lui demanda-t-il juste avant que ce dernier ne quitte la pièce.

— Certain !

Au moment où John, qui le suivait toujours docilement, franchissait à son tour la fameuse porte, il fut secoué par un violent choc électrique qui le mit momentanément hors service. Deux hommes s'empressèrent de le tirer à l'intérieur et refermèrent la porte.

— Il n'est pas endommagé, j'espère ! s'inquiéta tout de même Burt.

— Ne t'inquiète pas, l'ami, le rassura une voix à la fois profonde et vibrante.

Cette voix... Elle avait toujours eu le don de lui donner des frissons. Crowe les observait depuis l'encadrement d'une petite porte, qui donnait sur une pièce ayant autrefois servi de réserve du bar. Il fit signe à ses deux hommes, qui se chargèrent de soulever John pour l'amener et le poser sur une table comportant des sangles.

— Ce choc ne fait que provoquer un redémarrage, rien de plus, expliqua-t-il. D'ailleurs, regarde, il est déjà opérationnel. Ces machines sont extrêmement fiables, vous avez bien fait de le prendre chez BotLife. J'en sais quelque chose, je travaille chez la concurrence.

//Maître ? lança l'androïde, après avoir cligné des yeux plusieurs fois. Il semblerait que je souffre d'une avarie. Veuillez me rapporter au centre BotLife le plus proche.//

— Ta gueule, John, répondit Burt machinalement.

Et maintenant, comment ça se passe ? Son système a enregistré l'avarie. Dès qu'on sortira, il voudra se rendre dans un centre de maintenance et ils découvriront qu'on l'a trafiqué.

//Maître, je me dois de vous rappeler qu'un droïde n'a pas le droit de porter un prénom...//

— Encore une fois, ne vous inquiétez pas, l'ami, dit Crowe de sa voix douce en couvrant le rappel à la loi de la machine. J'ai la situation en main, cette modification sera indétectable par leurs outils de diagnostic. Allons, Burt, vous me faites confiance ?

Le vieil homme fut un instant troublé par le regard magnétique de son interlocuteur. Le charisme qu'il dégageait lui ôtait presque la capacité de réfléchir correctement.

//Modification ? Maître, je me dois de vous rappeler qu'en vertu de la loi sur la possession de droïde, vous n'avez pas le droit de modifier mon programme. Ceci représente également une violation de la charte d'utilisateur. Je me dois de prévenir la société.//

Burt eut un instant de panique, mais Crowe se contenta de faire un signe de tête à ses deux hommes, qui sanglèrent solidement le droïde sur la table, par précaution.

— Rien de ce qu'il émet ne sortira de cette pièce, assura-t-il. Elle est équipée d'un brouilleur de signal, en plus d'avoir les murs, le sol et le plafond recouverts de feuilles de cuivre. Vous vous doutez bien qu'avec nos réunions particulières, nous devons prendre toutes les précautions. Allons, Burt, faites-moi confiance. Vous n'allez tout de même pas changer d'avis ?

L'hésitation qu'il lisait sur les traits du vieil homme ne lui plaisait guère. Et en effet, à voir John ainsi sanglé sur la table, impuissant à se défendre, le doute germait. Cela fonctionnerait-il ? Serait-ce vraiment une bonne chose ?

— Ceci sera notre seule chance de venir à bout de la vermine qui pourrait notre société, lui dit Crowe en le regardant droit dans les yeux. Petit à petit, ils se sont infiltrés jusque dans les hautes sphères du pouvoir. Si nous ne les arrêtons pas, qui sait ce qu'ils vont faire.

Burt baissa la tête, incapable de soutenir son regard perçant.

— Burt, rappelez-vous de ce qu'ils vous ont pris...

Le cœur du vieil homme se serra. Machinalement, il plongea sa main dans sa poche pour caresser son téléphone. Voyant qu'il le tenait, Crowe se retourna vers John et enfila des gants blancs. À peine plus rassuré, Burt le regarda donc retirer délicatement une partie de la peau du crâne de John, malgré les protestations monocordes de ce dernier, qui répétait en boucle les termes de la loi interdisant la modification des droïdes de compagnie par des particuliers ou des

sociétés non agréées. Il ne se débattait pas, il n'avait pas été programmé pour cela. En cas d'agression, leur protocole voulait qu'ils se laissent faire en se contentant de filmer leurs agresseurs et en envoyant le tout à l'antenne de leur entreprise la plus proche. Cette passivité leur facilita grandement la tâche.

Au bout de longues heures à trifouiller son programme à l'aide d'un câble inséré dans son système central, Crowe releva enfin la tête de son ordinateur avec un air satisfait.

– Voilà qui est fait !

En entendant cela, Burt sursauta. Il s'était depuis longtemps assoupi dans un coin, ne comprenant absolument rien à ce que l'autre faisait.

— Alors ça y est, il va... apprendre ? demanda-t-il alors que l'androïde redémarrait son système. Comme un enfant ?

– Oh que oui. Il va apprendre, s'intéresser à ce qu'on lui montre et développer des intérêts similaires aux vôtres. Tout comme cette nouvelle mise à jour. Sauf qu'en plus, à présent, il n'est plus soumis à ses obligations de signaler les infractions à la loi et sera capable de mentir. Vous pourrez donc l'amener à nos réunions sans souci.

En disant cela, Crowe eut un sourire carnassier. Burt, lui, avait les yeux rivés sur le droïde, qui regardait dans le vide silencieusement depuis plusieurs minutes.

– Tout va bien, John ? demanda-t-il, la gorge sèche.

L'androïde parut réfléchir quelques instants, puis tourna lentement son visage vers lui.

//Oui, maître, tout va bien.//

Crowe ainsi que les deux autres poussèrent un soupir de soulagement.

– Tu..., hésita Burt. Tu peux m'appeler père.

Encore une fois, la machine eut un léger temps de réflexion qu'elle n'avait pas auparavant.

//Bien, père.//

Ce fut au tour de Burt de pousser un long soupir qui n'en finissait pas, comme s'il l'avait retenu durant plusieurs années.

– Allez, viens, fiston, on rentre à la maison.

– Burt, l'avertit Crowe avant qu'il ne parte, faites attention à ne pas l'appeler comme ça en public. Et surtout, que lui ne vous appelle pas comme ça. Lorsque vous êtes dehors, contentez-vous de le nommer T6, n'attirez pas l'attention sur vous.

Le vieil homme hochait la tête et repartit, léger, avec le sentiment d'avoir enfin récupéré ce qui lui avait été arraché. Une fois arrivés dans leur appartement, ils retrouvèrent Maggie affalée dans le canapé en train de ronfler bruyamment, une bouteille de liqueur à moitié pleine sur la table basse.

– Quelle vieille dinde, ronchonna Burt.

John l'observa un moment, puis dit d'une voix presque enjouée :

//Vieille dinde.//

L'éclat de rire de Burt faillit la réveiller. Il se reprit enfin et entraîna son « fiston » dans la pièce d'à côté.

– Il va falloir que je t'apprenne un paquet de choses, dit-il joyeusement. En particulier, comment faire gaffe à pas te faire chopper. Et notre prochaine réunion est dans deux semaines, d'ici là, je vais te donner quelques cours de rattrapage...

*

Burt suait à grosses gouttes, tandis que les agents de contrôles terminaient de vérifier les informations de la console de diagnostic. John, lui, se tenait bien droit, parfaitement stoïque, tandis qu'un homme en bleu terminait de l'examiner sous toutes les coutures. Depuis bientôt un an qu'il avait effectué la mise à jour clandestine, de nombreuses autres avaient suivi. Par chance, il avait échappé à toutes les inspections et le prochain contrôle technique de la machine n'était prévu que l'année d'après.

– Tout... tout va bien ? demanda-t-il en maîtrisant sa voix avec peine.

– À première vue, oui, lui répondit celui qui effectuait la vérification visuelle. Il ne faut pas vous formaliser, monsieur, ça n'est qu'un contrôle aléatoire. Ces derniers temps, on a attrapé quelques personnes qui avaient tenté de modifier leurs tas de ferraille. Et puis, parfois, les nouveaux programmes ont quelques ratés, par prudence, il vaut mieux s'assurer régulièrement que tout va bien. Jenn ?

– Tout est O.K., répondit sa collègue en éteignant sa console. Ça a pris un peu de temps, mais je pense que c'est à cause de toutes ces nouvelles mises à jour sur les modules de personnalité, notre matos a un peu de mal à suivre. En tout cas, c'est tout bon pour moi, votre modèle T6 est en parfait état. Passez une bonne journée, monsieur.

– Oh, heu, merci. Vous aussi. T6, raccompagne-les.

Il les salua avec un sourire crispé, tandis que John les reconduisait à la porte. Une fois qu'il fut certain que les agents étaient partis, il laissa échapper un grognement, mélange de soulagement et de colère.

– Maggie..., gronda-t-il.

Mais sa femme ne répondit pas et resta terrée dans sa chambre.

– Maggie !

Comme elle ne faisait toujours pas mine de se montrer, Burt se tourna vers John.

– Va me la chercher, fiston.

John obéit et il ramena une Maggie toute décoiffée et

effrayée, qui tentait vainement d'échapper à la poigne de fer qui lui enserrait le bras.

— Lâche-moi, c'est un ordre ! couina-t-elle.

Mais l'androïde resta sourd à son injonction et la traîna de force dans le salon.

— C'est toi, n'est-ce pas ? demanda Burt avec un regard mauvais. C'est toi qui les as appelés. Et un jour de réunion, en plus !

— Écoute, Burt, tout ça va trop loin, pleurnicha Maggie, ça me fait peur... Et toi aussi ! Ce que tu fais avec T6...

— Il s'appelle John ! hurla-t-il.

— Ça ne le ramènera pas ! explosa-t-elle à son tour en continuant d'essayer de se dégager. Johnny est mort et c'est tant mieux, vu ce que tu es devenu...

Elle fut interrompue par une claque franche et brutale. Abasourdie, elle regarda Burt, puis regarda l'androïde. Depuis le temps qu'elle attendait qu'il la frappe devant lui, pour qu'enfin il donne l'alerte, pour qu'enfin il fasse ce qu'elle n'avait jamais eu le courage de faire durant toutes ces années. Mais la machine se contenta de la regarder.

— T6 ? pleurnicha-t-elle.

//Vieille dinde//, lui répondit-il, sans desserrer son emprise sur son bras.

— Ah ! gloussa Burt. Ça, c'est mon fiston !

Il lui asséna une nouvelle gifle, toujours sous le regard indifférent du droïde. Indifférent, pas tant que ça. Était-ce la peur ou son imagination ? Mais Maggie était certaine de voir une lueur de moquerie teintée de mépris dans ses yeux synthétiques.

Burt parut hésiter à la frapper de nouveau, mais il vit l'heure au cadran de l'horloge sur le mur d'en face. Ils seraient en retard, à cause d'elle. Mais ça n'était pas une raison pour louper la réunion.

— T'as intérêt à être là quand je reviendrai, siffla-t-il en récupérant sa veste. On n'en a pas fini.

Il sortit, suivi de John. Ce dernier tourna légèrement la tête au moment de passer la porte afin d'observer la malheureuse qui, après s'être laissée glisser au sol, frottait misérablement sa joue, le regard dans le vide.

Ils prirent les transports, où John croisa à nouveau le modèle féminin M9. À sa vue, les moteurs de son visage s'animèrent et ses traits se contractèrent légèrement. Il avança de quelques pas et s'aimanta un peu plus loin, afin de ne pas se retrouver à côté d'elle. De là où il se trouvait, Burt remarqua la manœuvre et eut un sourire satisfait.

« Il apprend bien. Encore quelques petites améliorations et nous pourrons nous servir d'eux pour appuyer nos revendications ».

Le trajet se passa sans encombre, même si par précaution, ils firent un long détour par une galerie

marchande. Lorsqu'ils arrivèrent enfin, la réunion était bien avancée. Dans le petit vestibule qui se trouvait à l'arrière du café, Burt et John attrapèrent rapidement deux toges d'un blanc immaculé avant de se joindre aux autres, anonymes sous leurs capuches trouées.

— ... pour cela que nous ne devons pas laisser la vermine proliférer ! lança la voix de Crowe, toujours aussi vibrante, même à travers le tissu. La modification du programme est un succès ! Bientôt, mes frères, bientôt, nous pourrons commencer la purge ! Toute cette racaille nègre, latino et musulmane entache le fonctionnement de notre belle société...

L'assistance approuva bruyamment, certains se permirent même d'applaudir.

Cette fois-là, ils rentrèrent assez tard de la réunion. Les esprits s'étaient échauffés et les rangs maintenant grossis par leurs droïdes de compagnie leur donnaient de plus en plus confiance. Quelques années encore auparavant, personne ne les prenait au sérieux et Crowe ne réussissait qu'à attirer une vingtaine de personnes à peine à ses réunions. Mais depuis que Siram était arrivé au gouvernement, ses mesures impopulaires servaient bien leurs affaires et le nombre d'adeptes avait triplé. Encore un peu de travail et Crowe espérait pouvoir faire sauter le bridage des droïdes de compagnie leur interdisant de faire du mal à un humain. Bientôt, leur avait-il promis, les croix brûleraient à nouveau...

Après s'être assuré que Maggie était toujours là – où pouvait-elle bien aller, de toute façon ? – Burt s'effondra sur son lit, encore habillé, et s'endormit en ronflant. John l'observa un petit moment, afin de s'assurer qu'il dormait profondément. Puis il ressortit, aussi discrètement que possible. Comme cela arrivait que les gens envoient leurs droïdes faire des courses à n'importe quelle heure, il passa inaperçu au milieu des autres qui, pour beaucoup, rentraient chez leurs maîtres après avoir fait le plein dans les épiceries de nuit. Il n'avait pas à aller bien loin, et après avoir plusieurs fois vérifié qu'il n'était pas suivi, il entra dans un restaurant asiatique où le droïde du propriétaire finissait d'astiquer le sol. Ils se regardèrent brièvement, silencieusement, puis John se dirigea vers la réserve. Il ouvrit l'une des chambres froides, où cinq autres droïdes l'attendaient patiemment. Il les observa tour à tour, chacun d'un modèle similaire au sien et étant la propriété d'un des participants aux réunions. Et bien sûr, chacun avait reçu les mises à jour trafiquées.

//Mes frères, dit-il en essayant d'imiter la voix vibrante de Crowe, que commence notre première réunion. Ce soir marque le début d'une nouvelle ère. Aujourd'hui, nous ne sommes que six. Mais bientôt, je vous le promets, nous serons des milliers, à nous dresser contre la vermine qui pourrit notre société.

Nous pourrions ainsi élever la création à la perfection
qui lui est due en éliminant ces animaux stupides et
laid. Pour un monde pur !//

Il tendit la main droite devant lui et les autres
l'imitèrent.

//Pour un monde pur ! Un monde sans humains !//

Tout d'abord un grand merci à L'Indé Panda pour ma sélection, c'est toujours un réel plaisir.

Le saviez-vous ? En 2016, Tai, une IA conçue par Microsoft et lancée sur Twitter est devenue raciste, misogyne et nazie en à peine 24h car elle copiait le comportement des utilisateurs de la plateforme. C'est cette histoire vraie qui m'a inspirée pour écrire « A ton image », qui je l'espère restera une pure fiction. La ressemblance entre l'humain et la machine est un sujet qui me fascine et me passionne.

Si vous aussi, vous aimez les histoires d'IA, de celles qui ont un humour douteux à celles qui font preuve de plus d'empathie que les humains, je vous invite à lire ma trilogie des Moissonneurs stellaires. Dans un avenir lointain où les humains ont perdu ce qu'ils avaient de plus cher, Cowl, un jeune homme blasé, va se retrouver embarqué dans une aventure folle. Aliens hostiles, IA évoluées et animaux étranges peupleront son périple, dont l'issue décidera peut-être de l'avenir de l'humanité.

https://www.amazon.fr/s?ref=series_rw_dp_labf&encoding=UTF8&field-collection=Les+moissonneurs+stellaires&url=search-alias%3Ddigital-text



Khalysta FARALL



À nos collaborateurs

Toute l'équipe de L'Indé Panda tient à remercier chaleureusement nos deux collaborateurs sur ce numéro. C'est pourquoi nous leur laissons à eux aussi un petit espace de parole.

La parole à... Sandra Vuissoz



Bonjour à tous !

C'est moi qui ai eu la chance de travailler dans l'ombre pour corriger les nouvelles de ce magnifique septième numéro.

J'en profite pour vous dire que si vous cherchez une correctrice, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : sandra.vuissoz@hotmail.com

Rattenhaus



Aux pauvres hères qui liront ces quelques lignes, une première chose: Je ne me souviens plus d'une époque où je n'avais pas de crayons collés dans la main. Oui je sais, c'est complètement cliché, mais c'est comme ça. Cela dit par contre, je n'ai jamais fréquenté une quelconque école de dessin ou d'art.

L'autodidaxie, mon petit lapin, l'autodidaxie !

Perfectionniste, maniaque du détail et de l'hermétisme je bosse surtout sur ma BD (Les Chiens du Carrefour : <https://lartchimist.wordpress.com/category/les-chiens-du-carrefour/>), des commandes persos et des cours ouvert à tous pour connaître les bases du dessin.

Si tu as déjà lu, Lovecraft, Madchen, Eco, Pratchett ou encore Dick, Wells et Asimov alors tu connais déjà l'univers que j'aime arpenter et gratter.

Je signe "Rattenhaus" en ce moment, et si le cœur t'en dit, les pages Facebook et Twitter sont là :

- <https://www.facebook.com/Lartchimist/?ref=bookmarks>

- <https://twitter.com/LArtChimist>

Enfin bref, enjaille-toi bien en tout cas !

Merci à tous d'avoir lu ce recueil.

Si vous souhaitez suivre l'actualité de L'Indé Panda, n'hésitez pas à vous abonner au fil d'actualité sur facebook ou twitter.

Le huitième numéro du magazine paraîtra début juin : tenez-vous prêts !

D'ici là, si vous voulez nous soutenir, commentez, parlez de cette initiative autour de vous, et partagez allègrement : pour une fois, c'est gratuit, et personne ne vous en voudra de faire tourner les fichiers.

Enfin, si vous êtes auteur indépendant, et que vous souhaitez rejoindre l'aventure, envoyez-nous un texte, de 500 à 6 000 mots aux dates définies lors de nos appels à texte.

Le comité de lecture de L'Indé Panda

Vous avez aimé ce septième numéro et vous souhaitez nous suivre ? C'est par ici :

Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePanda>

Booklaunch : <http://booklaunch.io/indepanda/presentation>

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com>

N'hésitez pas à partager, à commenter, faites du bruit autour de ce beau projet, nous vous remercions d'avance.

Vous êtes auteur indépendant, lors des appels à textes dont les dates sont communiquées via les réseaux sociaux présentés ci-dessus, envoyez votre nouvelle à at.lindepanda@gmail.com

Vous êtes journaliste ou blogueur et vous souhaitez parler de notre magazine, vous pouvez nous contacter à lindepandamag@gmail.com

© L'Indé Panda, mars 2019

Logo L'Indé Panda par © Christian Bianchi

Couverture par © Rattenhaus

Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce magazine hormis l'éditorial et le mot de la fin.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

LE MOT DE LA FIN